

d'Hor., Sat. 2, 8, 30, sur le modèle gr. ἔγευστος ; *ingus-tābilis* (Plin.) ; *regustō*, M. L. 7179 a.

Le substantif *gustus*, avec son vocalisme radical suprenant à degré zéro (le même que dans *portus*), a des correspondants exacts en celtique : irl. *gus* « valeur, force », et en germanique : got. *kustus* « *doxan*, essai », etc. — Le verbe dérivé v. h. a. *kostōn* « goûter », qui est limité au germanique occidental, a subi l'influence de *gustare*. Il serait imprudent de partir d'un type ancien \**gustā* dont sortiraient les deux formes. Irl. *gūsiu* « je souhaite » est un dérivé différent.

Le fait qu'on n'a en latin que des présents dérivés *dēgunō* (sans doute *dēgūnō*) et *gustō* n'est pas fortuit. Sans doute gr. γεύω « je goûte » et got. *kusa* « je choisis » semblent indiquer un présent thématique \**geuse-*. Mais le fait que le sanskrit a seulement *jusātē* « il jouit de » et irlandais *do-goa* « il choisit » indique qu'il y a eu substitution — ordinaire en germanique, fréquente en grec — d'un présent thématique à un ancien présent athématicque ; c'est ce que confirme v. lat. *dēgunō*. Le vocalisme de lat. *gustus* et got. *kustus* dans un thème en \*-teu- doit provenir de formes verbales à radical de la forme \**gus-*.

La racine signifiait « éprouver » et, en particulier, « goûter à » et « apprécier, aimer ». Il y a eu un causatif-iteratif skr. जग्यते « il prend plaisir à » et got. *kausjan* « choisir » (le causatif germanique a été emprunté à la fois en roman : fr. *choisir*, et en slave : v. sl. *kusiti* « goûter »). Pour le sens, on notera v. perse *daustā* « ami », av. *zaosā* « agrément » et alb. *dēsa* « j'aimais ».

**gutta**, -ae f. : goutte et « tache en forme de goutte », « suc, larme » et « myrrhe » = gr. σταχτή (Ital.) ; par extension « petite partie ». Au pluriel *guttas* : « gouttes », ornement d'architecture, en forme de gouttes de pluie. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3928. Irl. *goit*.

Dérivés : *guttō*, -as (et *guttō*, -is, *guttū*), conservé dans les glosses, « goutter, dégoutter »; *guttatus* : taillé, moucheté ; *guttula*; *guttāim*. Cf. aussi M. L. 3929, \**guttāre* « goutter »; 2831, *éguttāre*.

Forme expressive à consonne intérieure géminée. Le u peut être issu d'une voyelle très réduite après un g<sup>w</sup> ; alors on rapprocherait arm. *ka'tn* « goutte ».

**guttur**, -uris n. (masculin dans Plt. et dans la langue vulgaire, cf. Au. 304, cité s. u. *gula*, et Non. 207, 16) : gosier, gorge ; même sens que *gula* ; cf. *laqueo* *gulum*

*fregere* de Sall., Cat. 55, 5, et *parentis olim si quis imp manu senile guttur fregerit*, d'Hor., Epop. 3, 1. Ancien usuel. M. L. 3930 ; B. W. *goitre*.

Dérivés : *gutturnō* : goitreux, le goître se distingue de *tumidū* *gultur*, cf. Juv. 13, 162 ; et Plin. 11, 173. *gutturnia* : tumoris inflatio, CGL V 601, 5. M. L. 3930 a.

Mot expressif, d'origine obscure. Cf. peut-être *hūktar*, *kuitan* « cou ».

**gutturnium** (*guturnium*, *guturnum*, Gloss.) : *qua aqua in manus datur, ab eo quod propter oris angustias guttam fluat*, P. F. 87, 28. V. *cuturnium* ; et \**gluturnia*, s. u. *glutus*.

**guttus** (*gūtus*), -I m. : *qui uinum dabant ut ministrarent, a guttis guttum appellarent*, Varr., L. L. 124. Vase à col très étroit. Peut-être emprunt au grec \**κέρθος* déformé par l'étymologie populaire ou venu par l'étrusque. M. L. 3913. Cf. le précédent.

\***gutuater**, -tri m. : prêtre gaulois (Inscr.). Mot celtique.

**gymnasium**, -I n. : gymnase. Emprunt au gr. γυμνασίον, ancien (Plt.), usuel. Mais tous les dérivés sont de type grec.

**gynaecūm**, -I n. : gynécée. Dugr. γυναικεῖον. A basse époque, *gynaeciālis*, -ciārius ; v. Thes. s. u.

**gypsum**, -I n. (et *gypsus*) : gypse. Emprunt au gr. γύψος, latinisé, d'où *gypsus*; *gypso*, -as (et *prae*, *gypso*) ; *gypsatus*, -psārius. M. L. 3936.

**gýrus** (*gū*, *gýrus*), -I m. : cercle, rond, circuit ; vol. Termes techniques emprunté au gr. γύρος par les drisseurs de chevaux ; cf. Vg., G. 3, 115, *frena Pelethrion Lapiithae gyrosque dedere* ; employé métaphoriquement par Cic., De Or. 3, 70; Off. 1, 90 ; par les poètes pour remplacer les formes de *circulus* exclues de l'hexamètre latinisé ; de là *gýratūs* (gr.) (Pline) et, à partir d'Italia, *gýrō*, -as « tourner » et « faire tourner en rond » ; *regyrō* « retourner » (Flor.) et des expressions adverbiales comme *pergyrum*, *ingýrō* = *circum*. Tous deux sont passés dans les langues romanes. M. L. 3938, *gyro* et \**giurus*; 3937, *gyrāre* ; B. W. *virer*. Dans la langue d'Église : *gyrouagus* (Bened. reg.).

Sur le contrépel *goerus*, v. Niedermann, cité sous *lagōna*.

ha (??) : exclamation. Forme très rare et tardive, qui n'est sans doute qu'une graphie incorrecte de *a(h)*.

*haba* : v. *faba*.

*habēnae* : v. *habeō*.

*habēō*, -es, -ul, -itum, -ēre : transitif et absolu « tenir » et « se tenir » ; puis « posséder, occuper » et finalement « avoir ». Sur cette évolution qu'on retrouve dans plusieurs langues, et notamment dans le gr. έχω, v. Maillet, *Le développement du verbe « avoir »*, dans ANTIΔΟΠΟΝ, Festscr. J. Wackernagel, 9-13. L'emploi absolu est bien attesté, cf. Plt., Men. 69, *ille geminus qui Syracusis habet en face de Enn.*, Trag. 294, *quam Corinthum arcem altam habetis* ; mais dans ce sens *habēre* tend à être remplacé par le fréquentatif *habituō*, déjà dans Naevius (d'où dérivent *habituō*, M. L. 3962-3963 ; *habituōtor*, *habituōbilis*, *habituōculum*, M. L. 3961) ; *habituōrum* et ad., co., in., post-*habituō*. Le sens de « tenir » apparaît dans les expressions *habēre comitia, contionēm, tēndūm* (sens italien et resté très classique ; cf. osq. *comono no hipid* « comitia ne habuerit ») ; *hoc habet* « il en tient », dans l'emploi de [sē] *habēre* avec un adverbe *bene*, *male*, e. g. Dolab. ap. Cic., Fam. 9, 9, 1 : *Tullia nostra recte ualeat; Terentia minus belle habuit* ; c'est ce sens de [sē] *tenir* qui explique *habitus*, -ūs m. « maintien » (cf. gr. έχις), repris par le fr. *habit*, *irl. aibid*, et ses dérivés : *habituōdō* (= έχωτος, rare, mais déjà dans Térence), M. L. 3964 ; *habituōr* « avoir telle manière d'être » (Cael. Aur.), et l'adjectif de la langue grammaticale *habituōs* (Char.) s'appliquant aux verbes indiquant l'état ; *habiliōs* « qui tient bien, bien en main », *h. ensis*, *galea*, *arcus* ; *habiliō ad* bien adapté à » (cf. aptus), M. L. 3960, et *habiliōtis*, *inhabiliōs* ; *habēna f.*, substantif en -no-. (cf. *fe-num*) « courroie qui sert à tenir, jugulaire » et au pluriel « rênes [qu'on tient en main] » ; demeuré en celtique : *irl. abann*, *gall. aifwyn* ; diminutif *habēnula* « petite languette de chair » ; dans les composés *abhēō*, *λ. λ. Plt.*, joint à *abstō*, Tri. 265 ; *abhēō* « appliquer à (sens physique et moral), tenir contre » ; *adhībitūtō* (tardif) ; *cohēō* « tenir ensemble, contenir » ; *cohībilis* et *incohībilis*, *biliter* ; *cohībitō* (tardif) ; *diribēō* « écarter l'un de l'autre, trier (les bulletins de vote) » ; *dīribītō* ; *exhibēō* « produire en dehors », *exhibītō* ; *-tor*, *-tōrius* (tardif) ; *inhibēō* « maintenir dans », d'où « arrêter » ; *inhibītō* (Cic.), et « infliger (un châtiment) » ; exercer sur quelqu'un une autorité », cf. *bītō* ; *perhibēō* : 1<sup>e</sup> fournir, p. *testimoniūm, operam* ; 2<sup>e</sup> répandre un bruit, *u perhibēni* (= *ut ferunt*) et finalement « nommer, désigner » ; *prohibēō* (osq. *pruhipid* « prohibuerit ») (prōbēō, Lucr. 1, 977 ; 3, 864, d'après *praebeō*) « tenir à l'écart », « empêcher » et *prohibītō*, *-tor* (tardif), *-tōrius* ; *redhibēō* « [faire] reprendre » ; *redhibītō* (terme de droit), *-tor*, *-tōrius* ; *dēbēō* « tenir de quel-

qu'un », de là « devoir » (v. ce mot et cf. M. L. 2490, 2492, 2493), refait en bas latin en *dehabēō* « avoir en moins » ; *praebeō* (ombr. *prehabia*, *prehobia* « prehibeat ») « présenter » et « fournir » (sē *praeberē* « se présenter, se montrer »), cf. *praebinda*, *\*probenda*, M. L. 6708 (le brit. *prounder* semble provenir du fr. *provenir*) ; *antehabēō*, *posthabēō* faire passer avant, après, et, à date tardive, *subter*, *superhabēō* (Apul., Celse). Cf. encore la construction avec deux accusatifs : *habēre aliquem sollicitum* « tenir quelqu'un dans l'inquiétude » ; puis *habēre deōs aeternōs ac bēatos* « tenir les dieux pour éternels et bienheureux » : de là, au passif, *habeō* « je suis tenu, je passe pour » (cf. *perhibērē*, -rī) et la construction avec un adverbe : *unum hoc sic habeto* ; cf. Thes. VI 3, 2443, 51 sqq. Du sens de « tenir » on passe à celui de « posséder », employé aussi, absolument, e. g. Plt., Rud. 1321, *peſſumūm̄ ſtabuſſi et nil habēre* (d'où *habentia* f. « avoir, bien ») ; *λ. de Claud. Quadrig.* ; *habet in cornu, longe fuge* ; et, dans un sens plus vague encore, Cic., Brut. 161, *quattuor et triginta tum habebat* (= *nātūs erat* annos). — Ces emplois ont pu mener au sens impersonnel de « il y a », que le verbe a pris à basse époque, e. g. Anthimus, De obseru. cib. 33, *auis, quae dicitur auetarda, bona est, sed puto hic non habere* (mais je pense qu'il n'y en a pas chez nous) ; Peregr. Aeth. 23, 2, *inde ad sanctam Teclam habebat de ciuitate forsitan mille quingentos passus*, cf. Löfstedt, Komment., p. 43 ; Thes. VI 3, 2461, 78 sqq. — *Habeō* a servi encore à former de nombreuses locutions verbales ; cf. *h. initium, finem* (classique) ; *h. rigōrem*, Chir. 326 ; *h. cupiscentiam*, Peregr. Aeth. 5, 7 ; *h. famem*, v. Löfstedt, Komment., p. 147.

*Habeō*, comme gr. έχω (et peut-être à son imitation), peut être suivi d'un infinitif, Cic., Att. 2, 22, 6, *de republīcā nihil habeō ad te scribere*, dans le sens de « avoir à, pouvoir », construction qui a impliqué rapidement une idée d'obligation, qu'on sent déjà dans Varron, R. R. 1, 1, 2, *rogas ut id mihi habeam curare* ; de là chez les écrivains ecclésiastiques l'emploi de *habēre* = *dēbēre* ou *pfēlēō*, par exemple : Tert., Apol. 37, *si inimico iubemur diligere, quem habemus odisse?* ; adu. Marc. 4, 40, *ouis ad uitimam duci habens*, qui est à l'origine de futur roman. V. Thes. VI 3, 2452, 65-2458, 82.

D'emplois avec le participe passé pour exprimer le parfait tels que *domiūtē habēre libidinē*, Cic., De Or. 1, 43, 194, « tenir domptées ses passions », on est arrivé à des locutions telles que *compertum ego habeō*, Sall., Cat. 58, 1 ; *quod me hortaris ut absoluum, habeō absolutum suace...* έχω ad Caesarem, Cic., ad Q. fr. 3, 9, 6, où la périphrase ne diffère guère du parfait *comperi, absolui*, et qui acheminent *habeō* vers le rôle d'auxiliaire ; v. Thea. 2455, 65 avec bibliographie ! — Usité

## H

*publicae haruspices consulū, cum eo qui responderit, capit punitur.*

Le premier terme du composé *haruspex* est expliqué comme un mot signifiant « boyau », à rapprocher peut-être de *hernia*, *hīra*; cf. v. *isl. garn* (pluriel *garnar*) « intestin » et v. h. a. *garn* fil., lit. *žarna* « intestin », alb. *zore* « intestin », gr. *χορδή* « boyau », skr. *hīrd* « veine », *hīrah* « lien, ceinture ». Le mot *harioī* en serait un dérivé, direct ou indirect, avec le suffixe *-lo-* qu'on a dans *figulus*, par exemple. — L'étymologie proposée par Alfred Boissier, MSL XI 330 et XII 35, qui expliquait *haru-* par l'assyrien *har-* « foie », longtemps abandonnée, a retrouvé des partisans à cause des ressemblances entre l'haruspicie étrusque et l'haruspicie babylonienne ; cf. J. Nougayrol, Bull. Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1955, p. 509 sqq. *Haruspex* serait un composé hybride étrusco-latine (?) .

**hasta** (*asta*, Inscr.), -ae f. : 1<sup>e</sup> lance, pique = ἤγρος 2<sup>e</sup> tout objet en forme de lance. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4072.

Dérivés et composés : *hastula*, M. L. 4073 et 4073 a, *hastula régia*, nom latin de l' « asphodèle »; *hastatus* : -i dicti qui primi hastis pugnabant, Varr., L. L. 5, 89, d'où *hastō*, -ās (Frontin); *hastile* n. « bois de la lance », M. L. 4072 a; *hastiliarius*; *hastarius* (*hastiā*); *hastifer* (Inscr. = αὐλητόφορος). Le germanique a emprunté (*h*)*asta* : v. h. a. *ast*; (*h*)*astula*, v. angl. *aestel*; l'irl. a *eastal*.

La lance est le symbole de la propriété quiritaire : aussi on en plantait une devant le lieu où se faisait la vente des biens des débiteurs du trésor public : de là l'expression *sub hasta uēnire*; *hastarius praetor*, *hastarium* « ubi uenduntur bona proscriptorum ». De *sub hasta* la langue juridique a même dérivé *subhastō*, -ās « vendre à l'encan », *subhastarius*, *subhastatio*.

L'ombrrien a, avec vocalisme o, *hostatu* « *hastatōs* », *anhostatu*, *anostatu* « nōn *hastatōs* »; l'irlandais a *gat* « verge » (à côté de *gas* « tige qui pousse ») et le gotique *gaids* « aiguillon », le vieux saxon *gard* « bâton ». Il résulte de là que le -st- de *hasta* reposeraient sur \*-dzh-, passé à \*-sþ-, d'où -st-, et que l'a latin et irlandais représenterait une voyelle réduite en face de l'o ombrrien ou un vocalisme « populaire »; l'a germanique est ambigu. Le rapport avec v. sl. *gvozd'* « clou » serait plus douteux, à cause du -v- slave.

**haud** (*haut*, *hau*) : négation intensive, ce qui en exclut également l'emploi dans la langue familiale et dans la conversation et la fréquence dans les litotes : *haud facile*, *hau longē* (= *propē*), *haud sānē commodū* (= *pericūlūm*), *hominem haud impūrūm* (= *h. ualde laudūm*), *haud mediocris uir*, etc.; *haud unquam*, *haud quāquam* (où la valeur intensive de *haud* est corroborée par l'emploi de nē avec ē dans *nēquāquam*); *hau sciō*, *haud sciō*; *haud dum* (qui ne semble pas attesté en dehors de Tite-Live et de Sil. Ital.).

*Haud* semble être la forme syncopée d'un ancien mot autonome, comme *hilum*, etc. (on en rapproche le substantif irlandais *gau* « mensonge, tromperie »; cf. Thurneyssen, IF 21 179), qui primitivement se serait ajouté à la négation pour la renforcer (cf. Plt., Ba. 1037, *neque ego hau committam ut...*), puis, finalement, aurait pris

la valeur négative comme fr. *pas*, *point*, *rien*. L'emploi en est limité ; il est fréquent chez les auteurs anciens mais devient de plus en plus rare à mesure que l'usage s'approche de la période classique ; César en a un exemple ; Cicéron s'en sert surtout dans des formules toutes faites (cf. toutefois Cat. Mai. 23, 82, où *hāndū* a une valeur emphatique) ; Horace, qui l'emploie dans les Satires et dans les Épitres, l'évite dans les Odes, Marouzeau, MSL 20, 83. Pourtant, cette forme de négation est bannie de la langue populaire (Vitrue, Pitrone) ; cf. Wackernagel, *Vorles.* II 256 et Thes. L. VI 3, 2558, 76 sqq. Non représenté dans les langues romanes.

La négation est, on le sait, sujette à se renouveler pour le besoin de l'expression (cf. gr. οὐ, arm. ոչ, aussi nouveaux). Sur l'origine de formes de ce genre, si l'historie n'en est pas fournie par des textes, il est difficile de faire des hypothèses précises.

**hauriō**, -is, *hausi*, *haustum* (et aussi, à l'époque impériale, *hausus*, *hausurum*, par exemple dans Vg., Ae. 383, sans doute d'après *haesi*, *haesum* ; et même *hauriū*, *hauriū* dans Varr. d'après Prisc. GLK II, 540, 3; *hauriūm*, *hauriūrum* dans Apulée), *haurire* : puisez. h. aquam ex puto, sens physique et moral : *omnia diu hausta e fonte naturae*, Cic., Fin. 1, 21, 71; par suite « vider », Vg., Ae. 1, 738, *ille impiger haustū i spumam pateram*; et « avaler d'un trait, engloutir », d'où « dévorer, consumer », e. g. Col. 8, 17, 11, *qui dentibus carent, aut lambunt cibos aut integros hauriūt*; Sili. 3 654, *nos tellus hauriūt*; Tac., H. 4, 60, *cunctos incendium hauriūt*; métaphoriquement, *haurire oculis*, *auribus*, d'où *h. animō*.

Par analogie, *haurire* s'emploie avec le sens de *fodere*, *effodere* « creuser, percer », ainsi Ov., M. 11, 187 *humum i effodit... terraque immurmurat haustū*; par suite *haurire laius*. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 4082 (*horiē*).

Dérivés et composés : *haustus*, -ūs m. : action de puiser ; trait (boire d'un trait); *hauster*, -ōris m. (rare, époque impériale) : celui qui puise; *haustū*; (*haustrum*, -ī : v. plus bas ; et *hauriō*, -tor, -tōriūm [Ital.] = ἀντλητήριον, M. L. 4083; *dehauriō*, *de(h)ōriō* : v. plus bas; *exhauriō* : épouser (sens physique et moral); *in-exhaustus* (Vg. ; = ἀνέξαντλητος); *perhauriō* (rare; Plt., Tert.).

On trouve dans Caton, Agr. 66, 2, l'impératif du composé sous la forme *deorito*; d'autre part, l'infinitif sarde *orire* suppose une forme latine sans diphthongue. Le dérivé *hastrum* « machine à puiser de l'eau » est attesté sans *h* initial dans les manuscrits de Lucrèce 5, 516; de même, le manuscrit C de Plaute a *peraurienda* Mil. 34 (*peraudienda* cett.). — Il est difficile de dire quelle est la forme authentique du verbe : *hauriō*, \**auriō* ou \**ōriō*. Il faut noter, à propos de cette dernière, que la tradition manuscrite de Caton n'a guère d'autorité, étant donné sa date récente, et que la forme sarde peut représenter une prononciation dialectale (le dialecte du Frioul a *uri*, *auri*).

Le rapprochement avec gr. οὐ « je puise » (à côté de ἀποτίθειν « περάγειν, πύρωστης » « papillon qui se brûle à la lumière » ; trace de l'intérieur dans l'h attesté par καθάρειν « ἀποτίθειν » Hés.; l'esprit doux de οὐ n'est

donné pas attique) et avec v. isl. *ausa* « puiser », *austrum* « acte de puiser » est séduisant ; le *h* serait une addition secondaire, comme dans *hālare*; mais on ne saurait voir dans la forme *austrum* des manuscrits de Lucrèce une survivance de la forme ancienne et cette graphie est sans doute fautive. V. Frisk, sous *au*.

**hebdomada**, -ae (eb-) f. : semaine. Doublet populaire de *hebdomas*, attesté depuis Aulu-Gelle, fréquent dans la langue de l'Église, fait sur l'accusatif grec ἑβδομάδα (cf. *absida*, *lampada*, etc.); Isid. 5, 32. M. I. 4090; *hebdomādiūs*, cf. *septimādiūs*; *hebdomādālis*.

**hebēō**, -ēs, -ēre : être émoussé, obtus (sens physique et moral). Ne semble pas attesté avant l'époque impériale ; mais *hebes* est déjà dans Enn. et Plt.; *hebescō* dans Cic.

Formes nominales et dérivés : *hebes*, -ētis (accusatif *hebem* dans Ennius, A. 426, et Caecilius d'après Charisius, GLK I 132, 6, cf. *quietem et requiem*; *hērem* et *hēredēm*; *mānsuem*, *mānsuetem*) : émoussé (s'oppose à *acutus*, s'emploie au physique comme au moral; cf. gr. ἀκεβάντος opposé à δέκυντος); *hebescō*, -is (class.); *hebēō*, -ās, d'où *hebetātiō* (époque impériale), *hebetātus*, -ūs et l'adjectif *hebetus* (Gl.); *hebetātrix* (Plin.); *heuenācūs* (-cius, -ceus), *heuelous* (*heuelous*), *heuinūs* « jaunâtre », qui s'appliquent à une sorte de vigne et au vin qu'on en tire; *heluidus*, Isid. 19, 28, 7. Tout ce groupe de mots appartient à la langue rustique. Cf. sans doute *heluella*. Sur *heluennāca uītis*, v. André, REL XXX, 1952, 130.

**Helius** est peut-être conservé dans le port. *relva* « gazon » qu'on explique par \**helua*, M. L. 4103 ; et en germanique : v. h. a. *ēlo*, etc.

L'e devant -lu- suppose qu'il faut partir de \**ghelwo-*, non de \**ghelvo-*; en lituanien, les adjectifs en -swas indiquent l'idée de « tirant sur » : *geisvus* « tirant sur le jaune », *talvus* « tirant sur le vert » (v. Leskien, *Bild. d. Nom. im Lit.*, p. 195); cette valeur du suffixe rend compte de l'emploi de *helius*. Cf. toutefois lit. *īželvas*. Pour l'étymologie, v. *holus*. V. aussi *galbus*, *gilus* et *flāvus*, *fulvus*; et pour le suffixe, *rāvus*, etc.

**hem** : *hein?* Exclamation, marquant surtout l'interrogation. Cf. *ehem*, qui sert à exprimer l'étonnement. **hēmicerānia**, -ae f., *hēmicerāniūm* n. : emprunt au gr. ἡμικεράνια « moitié de la tête », spécialisé dans le sens de « douleur affectant un côté de la tête, migraine ». Formes populaires : *ēmigrāniūm*, *migrāniūm*. M. L. 4104.

**hēpar**, -atis (-aris, tardif) n. : foie. Emprunt de la langue médicale au gr. ἡπαρ; d'où *hēpatiāriūs* (Plt.). Peu représenté dans les langues romanes, v. M. L. 4108. **hēr** : v. *ēr*.

**herba**, -ae f. : herbe. S'emploie au singulier et au pluriel ; se dit de la jeune pousse : *adhuc tua messis in herba est*, Ov., H. 17, 263 ; des mauvaises herbes, Vg., G. 1, 69, *officiant laetiis ne frugibus herbæ*; des simples. Souvent accompagné d'un nom au génitif ou d'un adjectif qui précise le sens : *h. admīrabilis*, *asiñāriā*, *derīaria*, *Herculis*, *herclānia*, *lactāria*, *Mercuriālis*, *montāna*, *phoenicia*, *Sabīna*, *salūtaris*, *sanguināria*, etc.; v. André, s. u. — Sur le sens de *herbam dare*, v. P. F. 88, 10 L. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4109; celtique : irl. *oiriber* « herbārium ».

Dérivés et composés : *herbula* (et *herbulatus*, M. L. 4110) ; *herbuscula* (tardif, Mart. Cap., formé d'après (*h*)*olusculum*) : herbette ; *herbaceus*, *herbeus* : [couleur] d'herbe ; *herbāns* ou *herbēns* (Apul.) : herbeux ; *herbāria*, -ae f. : botanique ; -ium : herbier ; -ius : herboriste ; *herbāticus* (tardif), cf. *aquaticus*, etc. : herbivore ; *herbescō*, -is et *ob-herbescō* : devenir herbu ; *herbius* ; *herbidō*, -as (tardif) : rendre vert ; *herbilis anser* : *herba pastus qui gracilior est quam frumento altus*, P. F. 89, 20 (cf. *altilis*, *fartilius*) ; *herbosus* : herbeux et « couleur d'herbe », M. L. 4111 ; *herbāgo* : « τοταρογενέτων » (Diosc.) ; *herbāns* (Inscr.) ; *herbitūm*, -ium (l. *herbetum*?), *locus in quo herbae nascuntur* (Gloss.) ; *exherbō* : désherber (Colum.), M. L. 3012. — Composés artificiels et poétiques : *herbifer*, -gradus, -potēns (cf. le type grec *πονηρός*).

Aucun rapprochement connu. Sans doute survivance d'un mot rural prélatin.

*herciseō*, *heretum* : v. *erciscō*.

*hercle* : juron familier, particulier aux hommes. Avec *mē* : *mehercle*, à côté de *mehercūls*, forme plus pleine, reformée sur le nom proprement latin *Hercūls*. Peut-être survivance de l'étrusque *hercle*. Certains y voient le vocatif d'un thème en *-o*, \**Herclo*-, qui apparaît dans le vestinien *Herclo*, CIL I<sup>2</sup> 394, et le datif osque *He-reklūi*?

*hērēs*, -ēdis (accusatif *hērem* dans Naevius cité par Non. 86, 33; cf. *hebem*; la forme se retrouve en roman, et fr. *hoir* repose sur *hērem*) : d'abord seulement masculin (l'enfant mâle seul pouvant hériter à l'origine), puis de genre commun à l'époque impériale, *secundus*, *secunda hērēs* : héritier légal.

Malgré Festus, qui enseigne que *heres apud anticos pro domino ponebatur*, P. F. 88, 28, le sens ancien du mot est bien « héritier » : c'est par plaisanterie que Plaute l'emploie pour « propriétaire », Men. 477 et 493. De même, c'est par extension de sens que *hērēdium* a signifié « petit domaine rural » : c'est d'abord la part minimum inaliénable qui doit revenir à l'héritier; cf. Varr., R. R. 1, 10, 2, *bino iugera quod a Romulo primum diuisa dicebantur uirūtum, quae herēdem sequentur, herēdium appellarent*; de là le sens de *praedium parvulum* que lui donne P. F. 89, 1, cf. Plin. 10, 50, in XII Tabulis legum nostrarum nusquam nominatur uilla, semper in significatio ea hortus, in horti uero *herēdium*.

Autres dérivés et composés : *hērēditās* : héritage (sens abstrait et concret) ; *hērēditārius* ; *hērēdiolum* : petit héritage (Colum.) ; *hērēdipeta* (Pétr.) ; *cohērēs*, -ēdis (Cic.) ; *cohērēdiās* (tardif) ; *exhērēs* « déshérité » ; *exhērēdō*, -as (classique, dérivés d'époque impériale) ; *ex-in-hērēdiō* (tardifs) ; *prō-*, *sub-hērēs*, termes de droit, rares et tardifs.

Il n'y a pas de verbe « hériter » en latin classique ; *hērēdiō*, -as n'apparaît que dans la langue de l'Église (*hērēdificō* dans Irénée), sans doute pour traduire *χαριτόω*, *χαρισμάτω*; et pour « déshériter » Plaute dit *exhērēdem facere*; mais Cicéron a *exhērēdō*. Terme de droit, ancien, usuel. Les langues romanes ont conservé *hērēs*, M. L. 4115 ; *hērēditāre*, 4113 ; *hērēditārius*, 4114 ; *exhērēdāre*, 3012 a. Le britt. *ær*, *her* est un mot savant.

Etant donné que l'irlandais a *orbe* et le gothique *arbi*

« héritage » en face de lat. *orbis*, il est naturel de rapprocher lat. *hērēs* de gr. *χήρος* « dépouillé »; plus précisément, on a même rapproché gr. *χηρωστής* « collatéral qui hérite à défaut d'un proche parent ». Les hypothèses qui ont été proposées sur la formation de *hērēs* et de *χηρωστής* sont incertaines.

*heri* adv. : hier (doublet *heri* avec *i* dans Tér., Eu. 169, *heri minas uitiniti pro ambobus dedi* sén. iamb.). La forme normale est *hert*, devenue *here*; cf. Quint. 1, 7; 1, 7, 22; P. F. 22, 23; l'i est la désinence du locatif, comme dans gr. *clēt* en face de *clētē*; l'i de *heri*, sans autre exemple, est analogique des autres locatifs du thème consonantiques du type *rūri*, *tempēri*, *Carthagini*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4115 a; B. W. s. u.

Dérivé : *hesternus*, formé comme *aeternus*, *semp*ternum, et *hodiernus*, *nocturnus*, *diurnus* et, tardif, *mo-dernus*. Substantif : *hesterna* scil. *diēs* (Ital., etc.)

Lindo-européen, qui n'a pas d'adverbier commun pour « demain » (v. *crās*), en avait un pour « hier ». L'initial comporte des alternances de forme du groupe initial comme *humus* : gr. *χθές*, *ἔχθες*, *ιρλ. in-dhē*, gall. *deg*; des formes à -y- en indo-iranien : skr. *hyāh*, av. *ya*, persan *di*, et des formes simples : lat. *heri*, de \**ghes*-v. h. a. *gestaron*, sans doute aussi alb. *dje*.

La formation de l'adjectif est à rapprocher de la forme germanique : v. h. a. *gestaron*, v. angl. *geastr*. En latin, le type a servi largement dans les adjectifs indiquant le temps.

\**heriēs*, -ēl f. : volonté. Figure dans une sorte de litanie que nous a transmise Aulu-Gelle 13, 23, 2, *Luam Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, T̄ Virites Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martis Neriensem Martis*, où *Heriem Iunonis* semble équivaloir à *nūmen Iūnōnis*. A rapprocher peut-être la fin de vers d'Ennius, A. 104, *Neriensem Mauortis et Herem* (*Herem* coni). Meursius : *herclēm, erdem codd.*), où il faut sans doute lire *heriem* dissyllabique avec première syllabe longue « par position » (du reste, toute la prosodie de ce passage est très trouble; cf. les réflexions d'Aulu-Gelle sur la scansion de *Neriensem*). Cf. aussi la glose de P. F. 89, 6, *herem Marteām antiqui accepta hereditate coleant, quae a nomine appellatur heredum, et esse una ex Martis comitibus putabantur*, où *herem Marteām* est comparable à *Heriem Iunonis* et identique à l'expression rétablie par conjecture dans le fragment d'Ennius et où, par conséquent, il faut peut-être lire *her*(i)*em*. Le nom, sans doute dialectal, a disparu en latin et ne s'est maintenu que dans des formules rituelles obscures et corrompues; mais la racine se retrouve dans le caatif *horior*, *hortor*, proprement « faire vouloir », et elle est bien représentée en osco-ombrien ; cf. osq. *heriam* « uim » (Buck), « delectum » (Vetter); v. *hortor*.

*hērēna* n. pl. ou f. sg. ? : mot marse d'après l'ahtré de Festus, 89, 24. *Hernici dicti a saxis quae Marsi hērēna dicunt*; cf. Serv., Ae. 7, 684.

On a rapproché av. *zaršta*- « pierre ». Peut-être mot indigène.

*hērēnia*, -ae (δ' d'après les langues romanes ; graphie *hirēnia*, *hirēna* dans les Gloss., cf. le jeu de mots du Ca-

talopon 12, 8) f. : hernie (v. fr. *hargne*, *hergne*). M. L. 4116.

Dérivés : *hērēiosus* ; *hēriacus*, CIL XII 5695 (cf. *coeliacus*).

Rare, non attesté directement avant Celse et Marcial; le terme proprement latin est *rāmes*, *rāmitōsus*.

Cf. *haru-spez*?

*hērēpta*, -ae f. : herpès. Forme populaire, latinisée et faite sur l'accusatif de gr. *ἐπτῆς* (cf. *lampada*), à côté de la transcription savante *herpēs*.

*herus* : v. *erūs*.

Dérivé : *hesternus*, formé comme *aeternus*, *semp*ternum, et *hodiernus*, *nocturnus*, *diurnus* et, tardif, *mo-dernus*. Substantif : *hesterna* scil. *diēs* (Ital., etc.)

Lindo-européen, qui n'a pas d'adverbier commun pour « demain » (v. *crās*), en avait un pour « hier ». L'initial comporte des alternances de forme du groupe initial comme *humus* : gr. *χθές*, *ἔχθες*, *ιρλ. in-dhē*, gall. *deg*; des formes à -y- en indo-iranien : skr. *hyāh*, av. *ya*, persan *di*, et des formes simples : lat. *heri*, de \**ghes*-v. h. a. *gestaron*, sans doute aussi alb. *dje*.

La formation de l'adjectif est à rapprocher de la forme germanique : v. h. a. *gestaron*, v. angl. *geastr*. En latin, le type a servi largement dans les adjectifs indiquant le temps.

*heu* : hélas, interjection servant surtout à marquer la douleur. Accompagné souvent d'un accusatif : *heu me miserum*. Ancien, usuel et classique. Cf. (h)e*i* et *eheu*. M. L. 4122.

*heus* : *hola*, *ho*, *hé !* Exclamation servant à appeler ou à interroger. Accompagne souvent un vocatif. Ancien, usuel. Cf. *eho*.

*hērēnus* : v. *hiems*.

*hibiscum* (-cus f., *ibiscus*, *ebiscus*), -ēl n. : sorte de mauve (Vg., Buc.). La forme neutre semble la plus ancienne, cf. Thes. s. u. Le gr. *ἴσικος* (Diosc.) doit être une transcription du latin ; le grec dit *ἀλθαία* ou *ἄγλαχη*. M. L. 4127, 5275. Celtique?

*hic*, *haec*, *hoc(e)* : démonstratif de la première personne, et par suite de l'objet le plus proche : « celui dont je parle, celui que je montre, celui-ci ». Sert à annoncer ce qui va suivre : *hōc ut*, etc. Usité de tout temps. Partiellement confondu dans les manuscrits avec *is*, surtout au nominatif masculin pluriel *hī* et au datif ablatif *his*. Nominatif pluriel masculin archaïque *heis*, *hisc*, v. Thes. VI 3, 2699, 69 sqq. Le neutre est demeuré seul ou en composition, et figure encore dans le « languedocien » *oc* et le fr. *oui* de *o il où o* est issu de *hōc(c)* employé dans le sens de *ia*; v. Thes. VI 3, 2746, 56 sqq. et cf. B. W. sous *il*. M. L. 4128. V. plus bas les formes adverbiales.

*Hic* est scandé bref à l'époque archaïque ; cf. Lindsay, Early latin verse, p. 119, § 9, et p. 163, § 33 ; une graphie *hec* est attestée sur une inscription, CIL I<sup>2</sup> 9 ; la scansion longue est de règle, au contraire, chez les classiques, où la quantité brève n'apparaît plus qu'exceptionnellement. *Hic* représente une prononciation emphatique *hicc*, avec géminaison de la gutturale, du reste attestée épigraphiquement, CIL IX 60, analogue de *hoc*, où la géminée est issue de \**hōd-ce*, et qui s'est maintenue dans les formes romaines, cf. M. L. I. 1. Les formes de génitif et de datif sont tantôt dissyllabiques *hūi(s)us*, *hūic*, ce qui est la règle dans la poésie classique,

tantôt monosyllabiques ; cf. Lindsay, op. laud., p. 64, § 35.

Adverbe de lieu : *hic* (de *hei-ce*, cf. fal. *heic*, *hec*, *fe*) « ici », M. L. 4129, *hīc*, *\*hōcc*, *hōc*, *hīc* « ici » (avec mouvement) et *\*hō-* dans *hōsum*. M. L. 4159, *hōc*, *\*hōcce*, et 4223, cf. *hūcuse*; *hāc* « par ici », M. L. 3965, cf. *hāc-propter* (rare), *hāc-tenuis*, M. L. 3967; *hīc* « d'ici », M. L. 4134, et *dehīc* (cf. *deinde*), déjà dans Plaute, mais évité par les classiques et surtout usité dans la latinité impériale, cf. Thes. s. u.; *exhīc* (tardif, cf. *exinde*); cf. aussi *hō-dīē*, *hōc annō*, M. L. 4161, 4163, et *eccum*; *ecce hic* « ici ».

Comme *ist* et *ille*, auxquels il s'oppose, le démonstratif *hic* se compose d'une particule et d'un ancien démonstratif.

Le *-ce* (-c) final est une particule enclitique postposée aux formes courtes telles que *hīc*, *hōd*, *hum*, *hūi*, etc., d'où *hic*, *hōcc(e)*, *hunc*, *hūic*; ce *-ce* (-c) ne s'ajoute pas nécessairement à une forme longue telle que le génitif *hūi*; ce n'est pas un élément essentiel ; au pluriel, on n'a guère que *hīc*, *hāc*, *hās*, *hōs*, *hōrum*, *his* (mais neutre *hāc*, peut-être pour le distinguer du féminin).

Le démonstratif est au fond le même que celui qui, à l'état isolé, sans particule préposée et sans *-ce* postposé, sert d'anaphorique : *is*, *ea*, *id*. Ce démonstratif, apparenté à skr. *aydm*, génitif singulier *asya*, est obtenu à l'aide de deux radicaux distincts, \**ci*, *i* et *e/-o/-*. En indo-iranien, il indique l'objet rapproché. Le nominatif masculin *i* est identique à *is*, qui a seulement en plus la désinence *-s*; la différence est la même que celle entre skr. *sd* = gr. *ó* et skr. *sdh* = gr. *éç*. Le neutre correspondant à *is* est pris à la racine *i* : *id*; celui qui correspond à *hīc* est de la racine *o* : \**hōd-ce*, d'où *\*hōcce*, *hoc(c)*. Le féminin *hāc-e* est fait comme *quae*. Le détail des formes de *is* et de *hic* diffère ; ainsi le génitif : *eius*, d'une part, *hūius*, de l'autre. Mais les radicaux sont les mêmes.

La particule préposée *h-* est sans doute apparentée à skr. *hi*, av. *zi*, gr. *-x*. Elle se retrouve au premier terme du composé *hō-dīē*, qui, sauf la particule initiale, répond à skr. *a-dyid* « aujourd'hui », littéralement « ce jour-ci » (pour la formation, cf. gr. *σήμερον*, cité sous *cis*). V. aussi *hōrnus*.

L'osco-ombrien *a*, au sens de *hic*, le même radical qui figure dans *hic* et *is*, parfois sans aucune particule, ainsi, au datif singulier, ombr. *esmei* « huic », cf. skr. *asmāi* « à celui-ci »; plus souvent avec des particules autres que *h*, par exemple ablatif singulier osq. *eks-u-k*, ombr. *ess-u*, nominatif pluriel féminin osq. *ek-as*, *ek-as*-k accusatif pluriel féminin osq. *ek-ass*, etc. Ces formes justifient l'analyse qui a été faite ici de lat. *hāc-e*, *hās*, etc.

*hiems* (*hiemps* ; et *hiemis*, Cat.), *hiemis* f. : mauvaise saison, hiver; mauvais temps, tempête. Toutefois, ce dernier sens, bien qu'attesté en prose (Cic., Plan. 40, 96 fin; Nep., Att. 10 fin), semble un terme technique de la langue nautique ; il est surtout fréquent dans la poésie impériale, où il peut être une imitation de gr. *χειών*, *χειμά*. Ennius et Lucrèce, César, Varron et le plus souvent Cicéron emploient *hiems* au sens de « hiver » ; cf. Enn., A. 424, *aestatem autumnum sequitur, post acer hiemps it*. En poésie, quelquefois « froid, frisson »

et au pluriel « années » (d'un vieillard). Ancien, usuel. Non nom (cf. plus bas).

Dérivés et composés : 1<sup>o</sup> *hiemālis* : d'hiver, tempêteux ; *nauigatio longa* et *hiemalis*, Cic., Fam. 6, 20, 1; *hiemā*, -ās : 1<sup>o</sup> passer l'hiver (dans ce sens tend à être remplacé par *hibernō*) ; 2<sup>o</sup> être en tempête, *hiemā mare*, Hor., Sat. 2, 2, 17 (cf. *yeuātō*, *yeuātōw*) ; 3<sup>o</sup> impersonnel, *hiemāt* « c'est l'hiver, il fait froid » ; 4<sup>o</sup> faire refroidir, congeoler (Pline) ; *hiemātō* ; *exhiemātō* (Ital.) ; *perhiemātō* (d'après *pernoctō*, Colum.).

2<sup>o</sup> *hibernus* : d'hiver ; *hiberna* n. pl. : quartiers d'hiver ; *hibernum* (sc. *tempus*) (à partir de Minuc. Fel., cf. aussi Vg. Ae. 1, 266) « hiver » (*hibernus*, Mul. Chir.), qui a remplacé *hiems* dans toutes les langues romanes, M. L. 4126 ; et le dénominatif *hibernō*, -ās : hiverner. Panroman. M. L. 4124, et *exhibernārē*, 3012 b ; *hibernāliū* (cf. *autumnāliū*) ; *hibernāculūm* (époque impériale), cf. *tabernāculūm* ; *hibernātō* (Gl.) = *ταραχηλωσις*.

Une forme à degré zéro \*him- figure dans des adjetifs composés *bīmus* (de *dwi-him-os*), *trīmus*, *quādrīmus* « de deux, trois, quatre ans », mots de la langue rurale, s'appliquant aux animaux qui, nés au printemps, en été ou en fin d'année, ont passé deux, trois, quatre hivers, par opposition à *hōrnūs*, *annīculūs* et *annōtinūs*. L'origine de ces adjetifs n'avait pas échappé aux anciens ; cf. Cassiod. (ex Eutyche), GLK VII 200, 5, *bīmus*, *trīmus*, *quādrīmus* *quasi a bis*, *ter*, *quater*, *hieme dicta*. Ces adjetifs, en passant dans la langue commune, se sont ensuite appliqués aux enfants ; mais, dans les langues romanes, ils n'ont survécu qu'avec leur valeur ancienne, cf. M. L. 1107, *bīmus* ; 8907, *trīmus* ; 6919, *quādrīmus*. De *bīmus*, *trīmus*, *quādrīmus* existent aussi les dérivés *bīmulūs*, *bīmātūs* « âgé de deux ans » et *bīmātūs*, -ūs m., etc. Il n'y a pas d'adjectif pour dire « d'un hiver » (tandis que le grec a *χιμάρος*, le latin recourt à des dérivés (récents) de *annūs* : *annīculūs*, *annōtinūs* ; v. Meillet, MSL 23, 146 (cf. aussi *uitulus*). Après *quādrīmus*, on a des composés de *annūs* : *quinquennīs*, *sexennīs*, etc. M. W. Schulze a noté que Horace oppose *bīmūs*, *quādrīmūm* *merūm* à *uīnum* *quinquēnnē*.

Les formes de *hiems*, -*himūs* et *hibernus* sont toutes anciennes. Elles appartiennent à une racine indo-européenne désignant les frimas, l'hiver, la neige.

Le mot *hiems* est d'un type archaïque ; il repose sur un thème à vocalisme radical zéro \*g<sup>h</sup>- suivî d'un élément \*-em- qui ne se retrouve guère à l'état de suffixe. Le même mot existe en iranien, où l'on a av. *z̄yā*, *ḡz̄mō*, au sens de « hiver ». — Le même vocalisme que dans *hiems* apparaît dans un nom de la neige : gr. *χιών* (gén. *χιώνος*), arm. *jōn* (gén. *jean*) ; le latin a un autre nom de la « neige » aussi indo-européen, *nīx*. — Pour la racine, cf. av. *zayana* « d'hiver ».

En face de cette forme, il y a des dérivés à vocalisme radical e-. En -ā : v. sl. *zima*, lit. *zēmā*. Souvent un mot en -n-/r-, notamment gr. *χεῖμα* et *χειμῶν* « hiver », avec les adjectifs *χεῖμος* et *χειμερῶν* « hivernal » ; le latin *hibernus*, de *\*gheimrīnos*, est du même type ; le b résulte d'une dissimilation (v. *formica*, *for-midō*) ; le suffixe -no- joue un rôle analogue à celui qu'on a dans *diurnus*, *nocturnus*, *hesternus* (v. *heri*). Le sanskrit a le locatif *hēman* « en hiver » et le dérivé *hemantāk*.

*Nihilum*, négation, est le plus souvent réduit à *nihil*, « hiver », l'albanais *dimen* « hiver », le hittite *gimansā*, de \**gimants*, élargissement du thème simple *gim-*. L'arm. *jmeérā* « hiver » a reçu le vocalisme radical zéro de *hiems* et des dérivés tels que lat. *-himūs*. Ce même vocalisme apparaît dans le dérivé de la forme en -r- : gr. *χιαρός*, *χιαρός* désignent la « chèvre » qui a passé un hiver et qui a ses premiers cheveux. Norv. *gimber* désigne la « brebis » qui n'a pas encore eu d'agneau ; dans la *Lex Salica* on a *ingimus* « bête d'un an ».

Pour le sens, le type lat. *bīmus* est à rapprocher de gr. *χιμάρος*, etc. Pour la forme, cf. gr. *δύο-χυος* « où le climat est dur », *μελάγχηα* taches noires dans la neige ». Le skr. *himā* est sans doute tiré de seconds vers.

Sur les formes celtes, v. gall. *gaem*, irl. *gam* « hiver » ; V. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, I, p. 66.

hietō : v. *hiō*.

*hilarus*, -a, -um ; *hilaris*, -e : joyeux. Emprunt au gr. *λαρός*, attesté depuis Plaute. *Hilarus* est la forme ancienne ; *hilaris* a subi l'influence de *tristis*, avec lequel il forme un couple antithétique ; cf. Hor., Ep. 1, 18, 89, *odurēunt hilare tristes, tristēque iocosi* ; Quint. 11, 3, 67, 72, 79 ; Cic., Att. 12, 40, 3. Une forme tardive *hilarus* avec apophonie (cf. *camera*, *citera*) se lit CIL II 3684 (îles Baléares). L'adverbe ancien est *hilarē* ; *hilariter* n'apparaît qu'à basse époque (S<sup>4</sup> Aug. ; Vulg.). Non roman.

Dérivés et composés : *hilarulus* (Laev.) ; *hilariculūs*? (Sén., cf. *tristiculus*) ; *hilarō*, -ās ; *hilaritādō* (archaïque) ; *hilaritās* (classique) ; *exhilarō* (Cic., Fam. 9, 26, 1, surtout fréquent dans la langue impériale) ; *exhilaritō* (Aug.) ; *exhilarīō* (bas latin) ; *hilarīcō* (Itala) ; *hilarēscō* (Aug.) ; *hilarēns* (Visio Pauli) ; *hilarōssō* (Isid.).

*hilla(e)* : v. *hīra*.

*hilum*, -i n. : *hilum putant esse quod grano fabae adhaeret, ex quo nihil et nihilum*, P. F. 90, 7.

*Hilum*, dont le sens précis n'est pas autrement connu (Nonius le définit seulement *breue quoddam*, 121, 3 ; et l'explication de Varro repose sur un faux rapprochement avec *hillae*), s'emploie comme particule avec le sens de « tant soit peu », cf. Lucr. 4, 515 et *libella aliqua si ex parti claudicat hilum* ; 3, 514, *aliiquid prorsum de summa detrahere hilum* ; de même *perhilum*, Lucr. 6, 576, *summa magis medius, media imis, ima perhilum* ; cf. l'emploi de *frit*, *flocus*, *naucus* dans des locutions négatives. *Hilum* peut être suivi d'un génitif, cf. Lucr. 3, 220, *neq̄ defūt ponderis hilum*, où *hilum* = *quicquam*, comme déjà le notait Varro à propos du vers d'Ennius, A. 14, *quae dedil ipsa capit neque dispendi facit hilum*. Le plus souvent, *hilum*, *hilō* accompagnent une négation ; cf. *neque hilum* dans les exemples de Lucrèze et d'Ennius cités plus haut, auxquels on peut ajouter Lucr. 3, 518, 783 ; 4, 379 ; 5, 1409, *neque hilō maiorem interea capiunt dulcedinis fructum*. De là : *nihilum nilum*, *nihilī nilī*, *nihilō nilō*, de \**ne hilom*, etc., formes renforcées de la négation, et *perhilum* « très peu » (Lucr.), *comme perpaulum* (Cic.).

*Nihilum*, négation, est le plus souvent réduit à *nihil*,

qui, comme \**ne oīnom, noēnu à nōn*. La brève de *nihilum* semble bien attestée dans Plaute ; cf. Lindsay, *Early Lat. verse*, p. 121. Elle est peut-être dans *nihil* un effet de la loi des mots iambiques, comme dans *mīlī*, et en même temps abrégement phonétique devant l final (cf. *animal*, *calcār*, etc.). De *nihil* elle se serait étendue aux formes trisyllabiques. Du reste, *nihil* est une graphie strophologique. On prononçait *nīl*, comme *mi*. L'élosion de la finale s'est généralisée en vertu de la tendance à abréger les mots accessoires. Mais *nihilum*, *nīlum* signifient « le néant » ou employé avec sens fort, conservent sa forme pleine, cf. gr. *οὐδέν*.

Mot expressif à date ancienne, *nihil* a perdu de sa valeur et il est mal attesté en roman, M. L. 5922 a ; le français a été amené à y substituer le nom de la « chose » : *rem*, d'où *rien* ; les autres langues romanes ont des substituts divers : it. *niente*, etc.

Dérivés et composés : *nihilō*, -ōnis m. (Gloss.) : *οὐδένων*; *nihilōminus* (*nīlō-*) ; *nihilōstīus* : néanmoins ; *adnihilō*, -ās : mot forgé par la langue de l'Église pour traduire *ἔκουσθεντο* ; Hier., Ep. 106, 57, *nīsī forte ἔκουσθεντος non putabis transferendum* « *despeixisti* », *sed secundum istiū temporis disertissimum interpretēm « adnihilasti »*, *uel « adnūllasti »*, *uel « nullificasti »*, *et si qua alia possunt inueniri apud peritos portenta uerborum*. Pas d'étymologie connue.

hīne : v. *hic*.

*hinnī*, -īs, -īre : hennir. Ancien. M. L. 4136 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *hinnītūs*, -ūs m. ; *adhinnīō* ; *hinnibūndūs*, -ūlīs (tardif).

L'aspiration de *hinnīō* a sans doute été transportée dans *hinnūs*, emprunt au gr. *γνίνος*, *γνος* « mule », produit d'un mullet et d'une jument (cf. Pline, HN 8, 174), et ses diminutifs *hinnūlus* (M. L. 4138 a), *hinnūleus* (confondu avec *inuleus*), cf. Varr., L. L. 9, 28. Certaines formes romaines supposent \**hinnītūlāre*, M. L. 4138.

Onomatopée, sans étymologie.

hin(n)uleus, -ā : v. *inuleus*.

*hinnūs*, -i m. : v. *hinnīō*. La forme *ginnūs* qu'on lit dans certaines éditions de Pline est une correction de Pintianus, d'après Aristote, qui emploie *γνίνος* ; l'existence de *ginnūs* en latin est très douteuse, v. Thes. s. u.

*hīō*, -ās, -āul, -ātūm, -āre : être béant ; se dit en particulier de la bouche ; de là « rester bouche bée » (devant quelqu'un ou quelque chose), et par suite « convoiter ». Dans la langue de la rhétorique, « faire des hiatus ». Même développement dans *χαλών*, *χάσκω*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *hiātūs*, -ūs m. : ouverture (de la bouche) ; fente, crevasse ; hiatus ; convoiter (Tac.) ; *hiāntia*, -āe f. (Tert.) ; *hiātīō* (Apul.) ; *hiātūra* (gl.) ; *hiātīmembris* (Mart. Cap.) ; *hiāscō*, -īs (Caton et Gargil.) ; *hīscō* : s'ouvrir, ouvrir la bouche ; *dehīscō* (Varr.) ; *hīetō*, -ās (*hīetō*, Laber. ; cf. *oscītor*), archaïque et rare (sans doute de \**hi-ūtō* avec dissimilation du second i, comme dans *societās*) ; *hiūlō*, -ās (Cat., Fortun.) ; *hiūlūs*, qui suppose un adjectif \**hiu-*

(de *hiō*, comme *crēdūlus* de *crēdō*), d'où un verbe \**hiūlō* dont serait dérivé *hiūlōs* ; cf. *petō*, *petūlūs* et *petūlūs* ; *hiūlātō* ; *in-hiō*, -ās : être bouche bée devant, convoiter ; *interhiō* (Tert.) ; *sēmīhāns*. Aucune de ces formes n'est demeurée dans les langues romanes.

Le présent *hiō*, *hiāre* se superpose à lit. *žiōju*, *žiōti* « être béant » et à serbe *zjām*, *zjāti* « ouvrir la bouche » (v. sl. *zjēz* « je suis béant » répond sans doute exactement à lit. *žiōju* ; cf. aussi v. h. a. *giēn* « être béant » et *gewōn* « ouvrir la bouche toute grande ») et *hīscō* peut-être à v. angl. *giscian*, mais surtout, avec un autre suffixe, à v. isl. *gina* « être béant », v. sl. *zinq*, *zinqī* « ouvrir la bouche, devenir béant ». — La racine a comporté des élargissements, ainsi dans v. angl. *gipian* « haeter » ; et il est difficile d'écartier un rapprochement approximatif avec gr. *χαλών* et *χάσκω*. Les formes osq. *eehīnasūm*, *ombr. ehīato*, qu'on traduit par « ēmitēndārum, ēmissōs, ēmissum », sont loin pour le sens.

*hippacō*, -ās : s'ébrouer ; est celeriter animam ducere, ab equi halitu, qui est supra modum acutus, P. F. 96, 5. Cf. *hippiare* : oscitare, badare, CGL V 601, 18 (et *exhippitāre*). Un simple \**hippāre* « sangloter, hoqueter » est supposé par l'esp. *hipar*, port. *himpar*, M. L. 4139, si ce ne sont pas simplement des onomatopées.

Non attesté dans les textes. Rappelle certains mots expressifs du type tch. *līzipati* « haeter ». Cf. le précédent. Le rapprochement de *līzipatō* n'est qu'une étymologie populaire.

*hippagō*, -inis f. : -es naues quibus equi uehuntur, quas Graeci ιππαγωνūc dicunt, P. F. 89, 28. De *ιππαγό*, avec suffixe proprement latin -ō, -inis, sans doute d'après *ambāgō*, *indāgō*. On trouve aussi dans les glosses *ippagō* m. au sens de « cocher » ; forme de *ιππαγό*, influencée par *agāsō*, *equisō*.

\**hir* (ir)? : creux dela main, main. Le mot n'est attesté qu'à partir de Charisius chez les grammairiens et les glossateurs qui hésitent sur le genre (masculin ou neutre), la flexion (indéclinable, ou *hir*, *hīris*), la forme même (avec ou sans aspirée) ; le passage de Lucilius (1155 M.) où il semblait figurer est manifestement corrompu.

Peut-être s'agit-il d'une forme fictive, que les grammairiens ont cru reconnaître à tort dans le vers de Lucilius mentionné plus haut et qu'ils ont expliquée d'après le contexte. En tout cas, l'incertitude du mot rend aventuré tout rapprochement, bien qu'on ait souvent comparé *hir* avec gr. *χελ*, arm. *jern*, alb. *dore* (on cite aussi des mots tokhariens A. *tsar*, etc., dont la forme n'est pas claire, et hitt. *kessar*, v. Duchesne-Guillemin, BSL 39, 211 sqq.). Ces mots désignent la « main » en tant qu'elle prend.

*hīra*, -ae f. : *hīra*, quae diminutiae dicitur *hīlla*, quam Graeci *vīrtūtō*, *intestīnum* est, quod *ieūnum* uocant, P. F. 90, 3. Mot rare (Plt., Apul., Arn.) ; *hīllae* pl. *tripes* : *Lūcānīcae*.

Le rapport avec *haru-* de *haruspex*, etc., n'est pas clair.

*hireiae*, -āram f. : sorte de hachis (Arn. 7, 24). Cf. *irceus*.

hireō, -īs v. urcō.

hireus, -ī m. (ircus, Varr., L. L. 5, 97; fircus, sabin, cf. Fircellius) : bouc et « odeur de bouc » comme gr. τράχος (cf. subhirci). Ancien (Plt.), usuel. *Hircus*, concurrencé par caper et par un mot germanique, est conservé seulement en calabrais, M. L. 4140, mais est représenté en germanique : v. h. a. irah « peau de bouc ». Cf. Ernout, Élem. dial., s. u.

Dérivés et composés : *hirculus* : 1<sup>e</sup> petit bouc ; 2<sup>e</sup> plante à odeur de bouc, cf. gr. τράχος, τράγος, (Plin. 12, 46) ; *hircinus* ; *hircosus* : qui sent le bouc ; *hircosus* (Apul.) ; *hircipes* (Mart. Cap.) ; formé d'après *capri-pes* ; *hircō*, -īnis? (Gloss.) ; *hircocerus* (Boëce) = τράχελος ; *hirquitallī*, *pueri primum ad uirilitatem accedentes*, a libidinē scilicet *hircorum dicti*, P. F. 90, 1 (*hirquitallus sans h*, 92, 11), d'où *hirquitallī* « τράχεις» (Censor) : prendre une voix d'homme (cf. *catuliō*, -īs) ; *hirquicomāns* (*hirci*) (Querol.) ; *subhirci* : aisselles (Isid. 11, 1, 65, cf. *subbrachia* et le *hircum ab alīs olere* de Plt.), M. L. 8360. Cf. sans doute *hirus* ; et peut-être *luperici*, *luperclia*.

Il y a un nom ancien dans *haedus*. Si le samnite *hirus* (v. ce mot) est de la même origine que *hircus*, la forme ancienne serait \**hirquos*. Étymologie inconnue ; peut-être mot prélatin. Le second élément de *hirquitallus* est obscur.

La glose *hirqui* : *oculorum anguli*, provient d'un contre-sens fait sur Virgile, B. 3, 8 ; cf. Thes. VI 3, 2822, p. 34 sqq.

*hirnea* (*irnea*), -īs f. : vase, coupe (Caton, Plaute). Cf. *irnela* : *uasis genus in sacris*, P. F. 93, 19 ; *hiriola*.

Vieux mots, vite tombés en désuétude, suspects d'être empruntés. *Hirnea* est peut-être le doublet dialectal de (*h*)*erneum*.

*hirpus* (*irpus*), -ī m. : nom du loup en samnite ; cf. P. F. 93, 25, *Irpini appauati nomine lupi, quem irpum dicunt Samnites; eum enim ducem secuti agros occupare*. Cf. les noms propres *Hirpi*, -ōrum et *Hirpini*. N'est pas attesté comme nom commun en latin ; mais figure dans le dérivé :

(*h*)*irpe*-īcis m. : herse ; *irpices genus rastrorum ferreorum quod plures habet dentes ad extirpandas herbas in agris*, P. F. 93, 23. Même image que dans *frēnum lupātūm* ; cf. *lupātūm* dans Rich. Demeuré dans les langues romaines ; cf. M. L. 4141, *hirpe* et *herpe*, B. W. *herse* ; M. L. 4142, \**hirpica* et *erpica* CGL V 359, 47, *erpicariūs* ; \**hirpicāre*, M. L. 4143. Les variations entre i et e, l'absence de h confirment l'origine dialectale. Cf. *hircus* et, pour la finale, *dentez*.

*hirquitallus* : v. *hircus*.

*hirriō*, -īs, -īre : -re, *garrire quod genus uocis est canis rabiosae*, P. F. 90, 9. D'où *hirritus*, -īs m. (Sid.). Verbe expressif, comme *hinniō*, *hittiō*.

*hirsūtus*, -īs, -īm : au poil hérisssé, *hirsute*. Classique.

Dérivé : *hirsūtia* (Solin.) ; composé : *hirsūtūs* (?) ; *hirsūtūs* : δασύντρωτος (Gloss.).

Seul dérivé d'un nom en -ū non attesté \**hirsū* ; cf. cornū, cornutus, astū, astutus. Le maintien du groupe

-rs- est dû sans doute à ce qu'il provient de la simplification d'un groupe de trois consonnes -res- (cf. urus, skr. rkṣaḥ, gr. ἄρκτος), ou bien à ce que \**hirsū* est une forme récente remplaçant un plus ancien \**hirtū* (comme *pulsus* en face de *pūltāre*), cf. *hirtus* ; l'i attesté peut-être une origine dialectale, comme pour *hircus*, *hirtus*, *hispidus*. Un groupe -rr- apparaît dans l'adjectif employé comme nom propre : *Hirritus*, CIL VI 1485 ; *Hirruto*, IX 3044.

Un rapprochement avec *horreō* ou avec *hircus* est difficile. En tout cas, il s'agit d'un adjectif « populaire ».

*hirtus*, -īs, -īm : poilu, aux poils durs. Ancien ; cf. les noms propres *Hirtius*, *Hirtinus*, *Hirtiānus*, et la glose : *hirtipili, durorum pilorum homines*, P. F. 89, 30. Sans doute de \**gher-to-s* ; *hirtus* semble être l'adjectif verbal en -to- correspondant à l'abstrait en -tu- suppose par *hirsūtus*. Cf. aussi *hispidus*.

Le vocalisme est de type « populaire », avec un i dialectal ?

*hiridō*, -īnis f. : sangsue. Ancien (Plt.). C'est à l'époque de Pline que *sanguisūga* a commencé à se substituer à *hiridō* ; cf. H. N. 8, 29, *cruciatum in potu maximum sentiunt [sc. elephanti] haustia hirudine, quam sanguisugam uolgo coepisse appellari aduerto*. *Hiridō* n'a survécu qu'en provençal, qui suppose un doublet *hiridō*, *heridō* (cf. CGL IV 86, 10, etc.), avec substitution de -ūgō à -ūdō ; cf. *incugine* pour *incudine*, *testūgō* pour *testidō*, M. L. 4144.

Sans étymologie claire. Même formation que *testidō*.

*hirundō*, -īnis f. : hirondelle ; aronde (poisson). Ancien. Les formes romaines remontent à *hirundō* et *hārūndō*, M. L. 4145, et au diminutif \**hirundula*, 4146.

Adjectifs dérivés : *hirundinīus*, forme ancienne (Plt., Rud. 598), remplacée à l'époque impériale par la forme syncopée *hirundīnus* (-neus) ; *hirundīnia* (-nina) ; *hirundīnaria* (= θρύψων) : chélidoine.!

Sans étymologie claire. Même formation que *harundo*, *nebrundīnēs*.

*hispānīs* : espagnol. Adjectif en -īnus (cf. Rōmānus, etc.) dont proviennent *Hispānia*, -īnīs, -īnīcus. Cf. gr. Σπανία.

*hispidūs*, -īs, -īm : hérisssé, velu (surtout poétique, non attesté avant Virgile, en prose n'est guère employé que par Pline). Il faut peut-être y rattacher les surnoms romains *Hispō*, *Hispula*. Même formation que *horridus*. Dérivés rares et tardifs : *hispidō*, -īs ; *hispidūs*. Formes romaines douteuses, v. M. L. 4148.

V. *hirsūtus*. Forme dialectale issue de \**ghers-k-*o?

*hister* : v. *histrīo*.

*historia*, -īs f. : 1<sup>e</sup> histoire, récit d'événements historiques, emprunté comme le genre littéraire qu'il désigne au gr. *τερπολη* ; 2<sup>e</sup> histoire, récit historique ou fabuleux, déjà dans Plt. dans ce sens. Souvent employé au pluriel, *historiae*. Pour le développement du mot en grec, v. F. Muller, Mnem. 54, 254 sqq. Celtique : irl. *stoir*, gall. *ystyr*.

Autres emprunts : *historicē*, -īs f. (Quint.) = *τερπολη* ; *historicus*, -īs, -īm = *τερπόντος* ; *historicus* m. historien ; *historicō*, -īs (bas latin) ; *historiographus*.

Dérivés latins très tardifs : *historiālis*, *historiō*, *historiōla*, *historiūcula*.

*histrīo*, -īnis m. : acteur, histrion. Forme sans doute dérivée de *hister* ; cf. T.-L. 7, 2, 6, *hister Tusco uerbo ludio vocabatur*. Les histrions étaient ainsi nommés, dit Festus, *quod primum ex Histria uenerint*, P. F. 89, 25. Pour la formation, cf. *lūdiō*. Ancien, usuel, classique.

De *hister* dérivé : *histrīcus* (Plt.) ; de *histrīo* : *histrīnīus* (Tac.) ; *histrīnīus* (bas latin) ; *histrīonia* (sc. ars) ; *histrīo*, -īs (Gloss.). L'allemand *Storger* provient de \**histrīo*.

*hittus* : φωνή κυνός, CGL II 69, 2 ; *hittō*, λυκέω CGL III 450, 33 ; 483, 23. Onomatopée, comme fr. *japon* ; v. *hīrūdō*.

*hiuleus* : v. *hiō*.

*hōcanīlus*, -īs, -īm : de cette année. Formation populaire tirée de *hōc annō*, sans doute d'après *aestīus*, *tempestīus*, etc. ; cf. Schol. Hor. epod. 2, 47. M. L. 4161.

*hodiē* adv. (sal. foied?) : aujourd'hui. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4163 ; B. W. s. u. Adjectif dérivé : *hodiernus*, cf. *hesternus* (v. sous *herī*). *Hodiē* a été remplacé dans la langue populaire par des expressions plus pleines : *in hodie* (Peregr. Aeth.) ou *hodiernō dī* τῇ σήμερον ἡμέρᾳ. Même tendance dans le fr. « aujourd'hui » ; v. B. W. jour. Cf. *diurnūm*, *hibernūm* se substituant à *dīes*, *hiems*.

Composé : *h-o-dīē* ; cf. skr. *a-dyā*. V. sous *dīes* et *hic*. L'idée de « aujourd'hui » s'exprime partout par « ce jour-ci » ; cf. gr. σήμερος (sous *cis*), arm. *ays-aar*, etc., got. *himma daga* et v. h. a. *hiu-tagu*, etc. Là où existe le démonstratif \**k-i-* de l'objet rapproché, c'est à ce démonstratif qu'on a recouru. Le latin, qui ne l'a conservé que dans des adverbes tels que *cis*, s'est servi de son démonstratif de l'objet le plus proche, qui est *hi-ho* ; de là la concordance avec le sanskrit, où le démonstratif \**k-i-* n'est pas attesté. — Pour la forme, cf. *hōrnus*.

*holcōnīs* (hor-) *uitīs* : nom d'une vigne en Campanie (Plin., Col.). Cf. le nom propre *Holcōnīus*, dans W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 169.

*holus*, -īris n. (forme ancienne *helus*, cf. P. F. 89, 3, *helus et helusa antiqui dicebant quod nunc holus et holera* ; doublet dialectal *folus* dans P. F. 74, 9 ; forme rustique sans aspiration *olus* ; génitif et datif-ablatif pluriel *olerūrum*, *olerīs* dans Lucil. et Caton) : légume (vert), et spécialement « chou ». Peut être précisé par une épithète : *holus marinūm*, *rusticūm*, *silvestrē*, cf. gr. βελαστοκράμην, ἀρπολέχανον ; *(h)olusātrūm* (génitif *holusātrī*) : persil noir, maceron.

Dérivés : (h)olitor : jardinier (pour la formation, cf. iānus/iānītor, portus/portītor, etc., formés directement sur des noms d'après *canō* : *cantor*) ; (h)olitōr (forum olītrūm) ; (h)olusculūm n. ; (h)olerīceus adj. : végétal ; (h)olerītūs ; (h)olerīrūm n. : jardin potager ; *olerōs* = λαχανώδης ; (h)olerō, -īs : planter des légumes ; (h)olerītūs.

Ancien, usuel. N'a pas passé dans les langues romaines, où il a été supplanté par *legūmen*.

Appartient à une racine qui se retrouve dans *helūs*. Cf. gr. χλός « couleur d'un vert tendre », χλόη « verdure nouvelle, gazon », χλορός « d'un vert clair » qui indique le disyllabisme de la racine (χλο- repose sans doute sur \**ghls-*) ; v. h. a. *gelo* « jaune », lit. želti « verdoyer » et

želvās « vert » ; v. sl. zelenū « vert » et russe злак « plante, plante cultivée » ; phrygien ζέλχων « λέχων, Hes., skr. हरित् « jaune, vert » et av. zairīs « jaune » (les formes lat. galbus et gilivs sont énigmatiques). — Le groupe de lat. *fel*, *flāuus* est parallèle, mais distinct.

\**homelītūm* : *pillei genus*, P. F. 91, 21. Sans exemple, ni autre explication. Un manuscrit porte *homelītūm*. Peut-être transcription corrompue de gr. ὁμόλιτον qui désigne une sorte de coiffure dans Cratinos (Ath. 410 d.).

*homō*, -īnis m. (flexion sans alternance *homō*, -īnis dans Enn., A. 138 : *uolturūs in spinis miserū mandebat homonem*, dont on rapprochera les formes osco-ombréennes : osq. *humuns* « hominēs », ombr. *homonus* « hominibus »). Un doublet *hemō*, avec e radical, est attesté par la glose de Festus, *hemona*, *humana*, et *hemonem*, *hominem dicebant*, P. F. 89, 8, et par le juxtaposé *nēmō* « pas un homme, personne ne... » de *\*nē hemō*.

L'alternance *homō/hemō* est ancienne ; il s'agit d'un dérivé d'un mot indo-européen signifiant « terre » qui admettait l'alternance e, o, zero ; v. *humus* : homme, au sens général de « être humain », proprement « né de la terre ou « terrestre » (cf. Quint. 1, 6, 34, *etiamne hominem appellari quia sit humo natus*, qui du reste se moque de cette étymologie), par opposition aux dieux, qui sont « célestes » ; cf. l'opposition grecque de τραχόντος et de τρουπόντος ; de là l'expression biblique *filius hominis* (traduit du grec, qui provient lui-même de l'araméen), *h. dei*, *h. dei et christi*. *Homō* se distingue de *uir* comme ἄνθρωπος, qu'il traduit, se distingue de ἀνήρ. Ce sens de *homō* apparaît dans les expressions *genus hominum* (cf. *genus humānum*) et *pro deum hominumque fidem* ; *hominum diuonique pater* ; dans ce sens, *homō* désigne aussi bien la femme que l'homme (cf. gr. ἡ ἄνθρωπος) ; cf. *homines plous* *V oinuorsei utri atque mulieres*, S. C. Bac. I. 19 ; *mares homines*, Plt., Poe. 1311 ; *quo discernitur homo mas an femina sit*, Varr., L. L. 7, 17 ; *homines feminae*, Aug., Ciū. D. 3, 3 ; *matr, cuius ea stultitia est, ut eam nemo hominem* (= une créature humaine) appelleret possit, Cic., Clu. 70, 199.

Sur ce sens général se sont greffés des sens particuliers : 1<sup>e</sup> homme, c'est-à-dire créature raisonnable (par opposition à *fera*, *bestia*) ; *si uis homo esse* « un homme digne de ce nom » ; Cic., Att. 4, 15, 2 ; ou, au contraire, sujette à l'erreur (par opposition à *deus*) : *possum falli ut homo* (var. *humanus*), Cic., Att. 13, 21, 2 ; [Demosthenes, Homer] *summi sunt, homines tamē*, Quint. 10, 1, 25 ; *homines sumus, non dei*, Pétr. 75 ; 2<sup>e</sup> homme, c'est-à-dire mâle, par opposition à la femme, emploi familier, inconnu à la langue classique ; *mi homo et mea mulier, uos saluto*, Plt., Ci. 723 ; cf. Köhm, *Allatīen. Forsch.* 89 ; 3<sup>e</sup> hommes (emploi pluriel), c'est-à-dire « soldats », et spécialement « fantassins » : *capiti homines equitesque producebantur*, Caes., B. C. 2, 39, 5, cf. le fr. « quatre hommes et un caporal » ; 4<sup>e</sup> homme, c'est-à-dire « vivant », par opposition aux dieux ou aux morts : *inter homines esse* « être au nombre des vivants ».

Dans la langue familiale, enfin, *homō* s'emploie souvent à la place d'un démonstratif : *hic homō e ego*, *homo* « is, iste, ille », cf. ILLE ubi miser famelicus uidet mi esse tantum honorem, | tam facile uictum querere, ibi HOMO coepit me obsecrare, Tēr., Eu. 260-261. Cf. Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 45. Une phrase comme celle

que Pétrone, 38, 12, met dans la bouche d'un illettré : *ipso enim homo melior non est* « il n'y a pas homme meilleur que lui ; on n'est pas meilleur que lui », montre par quelle évolution *homō* a pu arriver en français à former l'indéfini « on », d'abord dans les phrases négatives (peut-être sous l'influence de parlers germaniques ; cf., toutefois, l'emploi « positif » de *homō* dans Pereg. Aeth. 13, 1, *si tamen labor dici potest ubi homo desiderium suum compleri uidet*) ; v. B. W. sous *homme*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4170.

A *homō* se rattachent les diminutifs *homullus*, *homuncīō* (pour la formation, cf. *senecīō*), *homunculus* et les composés *sēmīhomō*, *homī-cīda m.*, *-cīdālis*, *-cīdīum n.* (conservés dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 4168-4169), *-cīdātor* (Gloss.), *-diōsus*, etc. Dans *homicida*, il y a eu substitution d'un thème en *-o-* (\**homō-*) au thème en *-n-* (\**homōn-*) comme dans *nuncupō* (de \**nōmo-cupō*, \**nōmi-cupō*; gr. ἀνομέστορ, *ἀλο-θερίης*, etc. Le procédé n'est pas spécial aux thèmes en *-n-*, cf. *foedi-fragus*, *uolnificus*, etc.). Le composé *hominicīō* est récent et créé pour traduire ἀνθρωπότης (langue de l'Église) ; de même *hominiplacēns* = ἀνθρωπεῖος (Sept.). Forme verbale tardive : *dehominō*, *-ās* (Schol. Hor.). Il n'y a pas d'adjectif dérivé de *homō*. L'adjectif qui lui correspond pour le sens, *hūmānus*, ne s'y laisse pas rattacher étymologiquement, tout en en reproduisant les diverses acceptations :

*hūmānus*, *-a*, *-um* : 1<sup>e</sup> humain, qui concerne l'homme, propre à l'homme = ἀνθρώπινος, ἀνθρώπειος, cf. Tér., Hau. 47, *homo sum* : *humani nihil a me alienum puto*, et, tardivement, « qui convient à l'homme », Theod. Prisc. 3, 2, *cibi humaniores* ; 2<sup>e</sup> par suite « véritablement digne d'un homme, cultivé, policié » et « qui a des sentiments humains, bienveillant, humanitaire » (= φιλάνθρωπος), sens qu'on retrouve dans *hūmānitas*, *hūmāniter* et dans *inhūmānus*, *inhūmānitas* ; 3<sup>e</sup> « humain », c'est-à-dire « qui peut arriver à un homme mortel » : *si quid mihi humanum contigerit*, litote ; cf. l'adverbe *hūmānitus*, ainsi différencié de *hūmāniter* et opposé à *diūnitus* : *si quid mihi fuerit humanitus*, Enn., A. 125. M. L. 9674.

Sur l'évolution du sens de *hūmānitas*, v. Bolkenstein, Doeler-Festschr., 62.

En dehors de *hūmānitas* et de *inhūmānus*, *-nīas*, les dérivés et composés de *hūmānus* sont rares et tardifs. La langue de l'Église a créé *hūmānō*, *-ās* (usité surtout aux participes *hūmānātus*, *hūmānāndus*) pour traduire ἀνθρόπος « changer en homme », *hūmānātiō* = ἀνθρωπότης et *in-hūmānātus* « incarné, devenu homme », *in-hūmānātiō* « incarnation » ; Oribase a *hūmānīnus* (d'après *canīnus*). Cassiodore crée *hūmānīformānus* d'après ἀνθρωπομορφάνως.

Tandis que la notion « homme » est exprimée par celle de « mortel » en indo-iranien (skr. *mártā*, av. *mārta-*), en arménien (*mard*), en grec *βρότος* et, par substitution d'un mot intelligible à une forme dont le sens premier était effacé, dans gr. θνήτος (θνήτος), elle l'est par la notion de « terrestre » en baltique : lit. *žmū*, *žmogūs* (au pluriel *žmónēs*), etc. ; en germanique : got. *guma*, etc. (dont il reste une trace dans *Brāutigam*), et en céltique : irl. *duine* (pour l'initiale, cf. *xθ-* de gr. *χθών*, sous *humus*). La variété du vocalisme radical, qui a subsisté jusqu'en italique et même en latin, où *homō* et *hemō* sont attestés l'un et l'autre, montre que la forma-

tion a conservé sa souplesse dans le développement particulier de chaque langue. Les formes osco-ombriennes permettent hors de doute que l'o radical de *homō* est ancien. Le sens de « terrestre » représentant l'opposition avec le « dieu » « céleste » a dû se maintenir longtemps. Cependant, en latin, où l'on a, d'une part, *humus*, de l'autre, *hemō*, *homō*, la coupure est faite dès avant l'époque historique.

Quant à l'adjectif *hūmānus*, qui ne peut s'expliquer en partant de *homō*, il n'a été fait sur l'étymologie que des hypothèses inconsistentes. L'indépendance étymologique de l'adjectif rappelle le cas de *pūblicus* en face de *populus*. M. Vendryes fait remarquer que l'irlandais a un pluriel *dóini*, qui semble supposer \**doinyo*, en regard du singulier *duine* ; or, l'ū de lat. *hūmānus* pourrait reposer sur \**oi*.

*honōs* (puis *honor* ; *honōs* est usité jusqu'à l'époque impériale, où *honor* prend le dessus ; du temps de Quintilien, *honōs* était vieilli, cf. Inst. Or. 1, 4, 13), *-ōris m.* : honneur décerné à quelqu'un, dieu, homme, mort (le sentiment de l'honneur se disant plutôt *honestum*, cf. Cic., Brut. 81, 181, *cum honos sūt praemium uirtutis iudicio studioque ciuium delatum ad aliquem, qui eum sententias, qui suffragis adeptus est, is mihi et honestus et honoratus uidetur*), charge honorifique ; cf. au pluriel « les honneurs » (= *τιμαί*), *cursus honōrum*. En poésie, par métonymie, « qualité qui vaut de l'honneur à quelqu'un », d'où spécialement « beauté » (peut-être par influence de *decor*, *-ōris*, cf. *honestātūm*). Ancien, usuel, classique. Panroman (sauf roumain). M. L. 4171 et 4172, *honorāre*. Celtique : irl. *onoir*.

*Honōs* a fourni des dérivés en *honest-* et en *honōr-* ; les premiers semblent supposer une flexion \**honōs* (\**hēnos?*), *-eris* d'un substantif neutre qui aurait existé à côté de *honōs* comme de *cēsus* à côté de *decor*, cf. *fānus/fēnestus* ; les seconds se dénoncent comme récents.

1<sup>e</sup> *honestus* : honoré et honorable, honnête, beau (cf. *decorus*) ; à basse époque « riche » (trad. πλούσιος) ; terme de la langue philosophique *honestum n.* : *aut ipsa uirtus est, aut res gesta uirtute*, Cic., Fin. 5, 23, 66 ; *honestum id intellegimus quod tale est ut, detracta omni utilitate, sine ullis praemissis fructibusse per se ipsum possit iure laudari*, id., ibid., 2, 14, 35. De là : *honestās* (de \**honesti-tāt-s* avec haplographie ? cf. *tempus*, *tempētās* ; *honestitādō* (archaïque, d'après *pulchritūdō*) ; *honestō*, *-ās* ; *honestātūm* « ornement, parure », d'après *ornāmentum* ; *cohenestō* (classique) ; *honestōs*, M. L. 2524 ; *dēhonestus*, *dēhonestātūm*, *dēhonestatō* (époque impériale) ; *inhonestus* (ancien, classique) : sans honneur, c'est-à-dire « déshonoré » et « déshonorant, déshonnéte » ; *inhonestās*, *inhonestatō* (langue de l'Église) ; *inhonestō*, *-ās* (Ov. = ἀτιμάτω) ; *inhonestātūm* (archaïque).

2<sup>e</sup> *honōrō*, *-ās* (*honōrō* tardif, d'après *ueneror?*) : honnore et « embellir » ; *honōrātūs* : honoré et honorable ; *honōrātiō* (Arn.) ; *honōrus*, seulement attesté à l'époque impériale, comme *inhonōrus*, et peut-être formé d'après *decorūs* (*indecorūs*) ; *honōrābilis*, *-bilitās*, *-ter* (Apul.) ; *dēhonōrō* (bas latin) ; *honōrāriūs* : honoraire(s), à l'époque impériale, cf. Dig. 50, 13, 1, *in honorariūs aducatorūm*, etc.) (de là *honor* « honoraire du clergé » (Cypr.) ; *honōrō* « payer le clergé ») ; dans la langue du droit, *honōrārium iūs* : *dicunt quod ab honore praeatoris ueneror*,

*honōrificō* et ses dérivés ; *honōrificō* (= δοξάζω) ; *honōripēta* (Gloss.) ; *honōriger* (Tert.) ; *exhonōrō* « déshonorer » (Aug., Vulg.) ; *inhonōrō* (-ris) (latin impérial, sans doute d'après ἀτιμάτω) ; *inhonōrātūs* (Cic.), de là *inhonōrō* dans Tert. (= ἀτιμάτω) ; *inhonor* (cf. *dēdecor*) ; *inhonōrabilis* ; *inhonōrātiō* (langue de l'Église) ; *inhonōrificō* (Sén.).

Pas d'étymologie. Le vocalisme radical o d'un thème en *-es* est surprenant (cf. toutefois, *colōs* (-lor), *onus*). Sur le sens, v. F. Klose, *Die Bedeutung von honos u. honestus*, Breslau, Eschenhagen, 1933.

*hōra*, *-ae f.* : heure, division du jour. Emprunt au gr. ὥρα (Plt.) ; *hōrae*, *-ārum* : horloge ; *Hōrae*, *-ārum* : transcription du gr. ὥραι, filles de Zeus et de Thémis qui présidaient aux changements de saisons. Ancien, usuel, classique. M. L. 4176. Germanique : all. *Uhr?* ; celtique : irl. *uar*, britt. *aur*.

Dérivés et composés : *hōrālis* ; *hōrārium n.* (Censor), mot latin correspondant à gr. ἀρολόδυον, du reste emprunté lui aussi (*hōrōliūm* et *hōrōliūm* ; *hōrō*, App. Probi, comme *spicilegium*) et passé dans les langues romanes, cf. M. L. 4183 ; B. W. s. u. ; et en germanique : v. h. a. *orlei* ; *hōrōliūm*, M. L. 4177 a ; *sēmīhōra* ; *sēsquihōra* ; *trihōriūm*.

*hōrōnia* : v. *holcōnia*.

*hōretus* : v. *fortis*.

*hōrōda*, *hōrdicālia*, *-elidā* : v. *fero*, *fordus*.

*hōrōda*, *hōrdicālia*, *-elidā* : coquillage ou mollusque inconnu (Plt., Cas. 494), dont le nom est mis plaisamment en rapport avec *hōrōdeum*.

*hōrōdeum* (doublet dialectal *fordeum* attribué aux antiqui par Quint. I 4, 14 ; cf. Terentius Scaurus, GLK VII, 11, 6), *-i n.* : orge. — Le pluriel *hōrōdeūs* est dans Vg., B. 5, 36 ; G. 1, 210, 317 et dans Plin. 18, 56 ; il semble pourtant avoir été peu usité et dû à une nécessité prosodique ; cf. Quint. 1, 5, 16, et la critique de Badius et Mevius à propos de Géorg. 1, 200 : *hōrēda* qui dixit, superest ut tritica dicat. Mot ancien ; cf. Plin. 18, 72 ; *antiquissimum in cibis hōrōdeum*, *sicut Atheniensium rīu appetet et gladiatorium cognomine qui hōrēdarī uocabantur*. M. L. 4180.

Dérivés : *hōrēdolus* (*hōrēdolum*, *hōrēdolum*, CGL III 363, 66) « orgelet », cf. gr. χρήθιον, M. L. 4179 ; *hōrēdēcēus* (-cīus) ; *hōrēdērīus* ; *-pirā* : poires mûres à l'époque où l'on fauche l'orge ; *hōrēdārium aēs*, *quod pro hōrēdo equiti Romano dabatur*, P. F. 91, 10 ; *hōrērō*, *-āris* « être gonflé par un excès d'orge » (Pelag.). Cf. v. h. a. *gersta* « orge » et hom. *χρῆ*, gr. *χρῆθι* (de \**χρῆ-dh-*?), alb. *drīb*, *drībe* « orge ». Le -d- latin est ambigu ; le germanique a \*-t- ou \*-d- et le grec -θ- issu de \*-dh-. — Arm. *gari* « orge » a une forme encore plus différente. Cf. *hōrēdē* ?

*hōrīa*, *-ae f.* (*hōrēia*, *ōria*) : barque de pêcheur. Diminutif *hōrīola*. Rare et archaïque (Plaute). Origine inconnue.

\**hōrōr* ; *hōrōr* (*hōrōr*, *hōrō*, arch.), *-āris*, *hōrōtūs sum*, *hōrōtāf* : proprement « faire vouloir », d'où « exhorter, encourager ». La forme normale *hōrōr* n'est que le fréquentatif-intensif du simple *hōrōr*, en-

core employé par Ennius, A. 432, *prandere iubet hōrōr*, qui use peut-être aussi de la forme non syncopée *hōrōrātūs*, A. 346 ; cf. CGL V 74, 16, *hōrōrātūs* : *hōrōrātūs*. *Hōrōr* a éliminé *hōrōr*, qui, par suite de l'amusement de l'h initial, risquait de se confondre avec *oriōr*, et aussi parce qu'une formation expressive convenait à l'idée exprimée par le verbe. *Hōrōr*, à son tour, a été renforcé par des préverbes qui lui donnent une valeur « déterminée » : *ad*, *ex*, *co-hōrōr*.

Dérivés : *hōrātūs*, *-ūs* ; *hōrātāf* ; *hōrātōr*, *-trīx* ; *hōrātēmēntū* ; *hōrātātūs*.

Composés : *ad-hōrōr* : se mettre à exhorter, ou adresser des exhortations à ; *cohōrōr* : exhorter ensemble ; *dēhōrōr* : dissuader par exhortation (cf. *dēprecōr*) ; *exhōrōr* (-tō) : exhorter (fréquent, classique ; substitut emphatique de *hōrōr*, dont le sens va s'affaiblissant) ; *inhōrōr* (Apul.), avec leurs dérivés, e. g. *exhōrātōr*, *-tor*, *-ōrīus*, *-tīus* (= προπρεττός, παρομηττός qui appartiennent à la langue écrite. Ancien, usuel. Non roman ; mais \**conhōrātē* est conservé en provençal et dans les langues hispaniques, M. L. 2147).

Le sens indique que *hōrōr* est un causatif, comme *sōpīō*, mais avec o brief, parce que la racine italique avait des formes à vocalisme e conservées en osco-ombrien. La racine joue, en effet, un grand rôle en osco-ombrien, où elle fournit le verbe signifiant « vouloir » : osq. *herēst* « uolet », ombr. *heri* « uult », *heriest* « uolet », etc., avec participe *herētūs* « cōsultōs », et conjonction : *herēs* « uel ». Elle se retrouve sous des formes diverses, en germanique : v. h. a. *ger* « désirer », *gerōn* « désirer », v. sax. *gern* « désirer de », etc. ; en grec : *χαρέω* (aor. ἔχαρην) « je me réjouis », *χαρᾶ*, *χαρᾶ* « grâce, joie », *χαρη* « ardeur belliqueuse » ; en indo-iranien : skr. *hāryati* « il prend plaisir à ». Les formes diffèrent d'une langue à l'autre ; le latin ne concorde pas avec l'osco-ombrien dans le détail. Cf. *herēs*.

*hōrōnus*, *-a*, *-um* : de la saison, de l'année. Adjectif de la langue rurale. L'ablatif *hōrōnō* a été utilisé comme adverb avec le sens de « cette année » ; cf. Lucil. 28, 23, *utrum anno an hōrōnō tu abstuleris a uiro?*

De *hōrōnō* a été dérivé *hōrōnīnus*, formé comme *annōnus*, *sērōtinus*, *rumpōtinus*. *Hōrōnus* et son dérivé ne semblent pas usités après Columelle. Ces vieilles formes isolées, qui ne se rattachaient à aucun substantif existant dans la langue, ont été remplacées dans les langues romanes par des dérivés de *annus*, dont la formation et le sens apparaissent immédiatement ; cf. *hōcannō*.

Composé dont le premier terme est le même que celui de *hōrēdē* et dont le second est un adjectif dérivé du nom de la « nouvelle saison », de l' « année qui recommence », non attesté autrement en latin : *got. jer*, av. *yārā* « année », pol. *jar* « printemps », gr. *ἔρως* « année » et *ἔρε* « saison » (surtout « printemps »). Le mot rappelle v. h. a. *hiuru* (de \**hiūarū*) « cette année », all. *heuer*. — Le -y- initial de ce mot, se trouvant en position intervocalique dans le composé, s'est amputé en latin (\**ha-yor* > \**hōr-*). Pour le suffixe *-no-*, cf. *uernus*, *hodiernus*, etc.

*hōrēb*, *-ēs*, *-ul*, *-ērē* : se dresser (en parlant des poils du corps) : *in corpore pili*, *u. arista inspica hordei*, *hōrēt*, Varr., L. L. 6, 45 (avec rapprochement de *hōrēs*

et *hordeum* par étymologie populaire?); être hérisse; frissonner [d'effroi], souvent joint à *tremo*. Avec un complément, « frissonner devant quelque chose, à la pensée de, avoir horreur de » (cf. φόβος); de là *horrendus* « qui fait frissonner ». Du sens de « être hérisse », on passe au sens (rare) de « être effroyable », Col. 1, 4, 9, quaedam loca frigoribus hiemis intolerabiliter horrent. Ancien, usuel. Non roman.

Verbe expressif; de là le grand nombre de dérivés.

Dérivés et composés : *horror* m. : hérissement, frisson, horreur, M. L. 4190; *horridus* : hérisse; de là « à l'aspect sauvage, horrible », M. L. 4188 et 4187, \**horridor*; *horridulus* (familier, Plt.); *horresco*, -is : avoir le poil qui dresse, se hérisser, frissonner, M. L. 4185; *horribilis* : horrible; *horrentia*, -ae (Tert.); *horriter*; *horribilis*, -sic, -scabilis (tous poétiques); *horricomis* (= ὄφελος, Apul.); *horripilō*, -as, cf. gr. ὄφετριχω (de \**horri* πίλω, non attesté, semble-t-il), M. L. 4189; *horripiliō*, mots de la langue ecclésiastique (avec des graphies *obri*, *obri*, *orri*, d'après *obrepere?*); *horrisson* (poétique); *abhorreō*: s'écartier avec horreur de; avoir horreur de; et par affaiblissement « être étranger ou opposé à, en contradiction avec ». Jusqu'à Suétone, le verbe est construit avec *ab*, mais, à partir de cet auteur, on le rencontre avec l'accusatif : *abhorreō alqm*, ou *alqd*, ce qui devient la construction régulière. En bas latin apparait *abhorrescō*, qui est demeuré dans les langues romanes, M. L. 23; *cohorrescō* (Cic.); *exhorreō* (rare, Col., Juv.); *exhorrescō* (classique, usuel); *inhorrescō*; *perhorreō* (rare, tardif); *perhorrescō*; *perhorridus* (T.-L.); *subhorridus* (Cic., Sest. 9, 21).

Pas d'étymologie sûre. Toutefois, on est tenté de rapprocher arm. *garšim* « j'ai horreur de » et skr. ग्हरुः « excité », *हरिते* « il a une horrification de joie ». Cf. peut-être le groupe de (*h*)*er*, *hirtus* et *hordeum*.

**horreum**, -i n. (*horreus*, bas latin; *horrea*, Calid. ap. Non. 208, 27) : grenier, grange; *h publicum* « grenier public »; par suite « magasin, entrepôt, garde-meuble ». La gloss de Festus, *horreum antiqui farreum dicebant a farre*, P. F. 91, 6, semble être une invention de grammairien pour expliquer *horreum*. Ancien, usuel. M. L. 4188.

Dérivés : *horreolum* n. (Val. Max.); *horrearius* m. : gardien des greniers de l'État (époque impériale); *horreaticus* : concernant les greniers (Dig.).

Pas d'étymologie.

**hōrsum** adv. : de ce côté-ci. Archaique (Plt. et Tér., de *hō-worsum*). V. *seorsum*.

V. *hic*.

**hortor** : v. *horior*.

**hortus**, -i m. (*ortus*) : enclos, propriété close de murs (cf. la citation de Pline 19, 50, s. u. *hērēs*, et le sens du composé *cohore*), puis « jardin ». Quelquefois, d'après le gr. χήρος, désigne le *pudēnum muliebre*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4194; peut-être got. *aūtigards*; angl. *orchard*.

Dérivés et composés : *hortulus* m., d'où *hortulō*, -ōnis; *hortiliō*, CGL V 601, 35; \**hortilia*, M. L. 4193; *hortellus*; *horticellus*; *hortulnus*; *hortulālis* (Pa-

Apul.); *hortēnsis*, M. L. 4192, et *hortēnsius* (Pline); *horticola*; *hortinus*; *hortua*, -ōrum n. pl., tardif; d'après *pascua?*; *hortāris* f. : piment (Apic.), avec influence de *hortor?* Pour les noms propres *Horten-sius* et *Hortalus*, osq. *Hūrtiis*, *Hurtentius*, v. Schulze, *Lat. Eigen.*, p. 176 sqq. V. aussi *cohors*.

*Hortus* seul est conservé d'une façon générale dans les langues romanes; les dérivés ne survivent que dans des dialectes isolés en français, *hortus*, entre autres, a été concurrencé par le mot germanique, v. *sax. gardo*, etc. (peut-être étymologiquement apparenté à *hortus*), dont le dérivé fr. *jardin* a été emprunté par l'italien, l'espagnol et le portugais. V. B. W. s. u.

Cf. osq. *hūrz*, *hūrtūm* « enclos sacré » (dans la dédicace d'Agnone); cf. χόρτος « enceinte (de cœur, de bergerie) »; peut-être irl. *gort* « champ », *lub-gort* « jardin ». Lat. *co-hors* repose sans doute sur \**co-hortis*, de \**ghṝti-* gall. *garth* « jardin », bret. *garz* « haie » supposent \**ghṝta-*. Comme une racine \**gherti-* est impossible en indo-européen, on est amené à rapprocher la racine de skr. *hṝta-* « il prend » (intensif *jātharti*) et de gr. χέρι « main », arm. *jern* et alb. *dore* (même sens), v. aussi gr. ἔχειν « maniable ». Le sens d'osque *heri* ad est contesté : *uelit* non *capiat* d'après Vetter, *Hdb.*, n. 4. Le latin lui-même a *hara* « étable pour animaux » (v. ce mot). Lat. *hortus* serait donc un mot du type de gr. φόρτος « fardeau ». On en pourrait rapprocher le groupe germanique de v. isl. *gardr*, v. h. a. *gard* « enclos » en supposant une accentuation \**ghortō-*. Mais, à côté de *garth* « enclos », le gallois a, au même sens, *gardol* (v. Rev. celt., 43, 212), et le Baltique a lit *žardis* « enclos où l'on garde les chevaux », v. pruss. *sardis* « Zaun » qui indiquent une forme à élargissement *d* ou *dh*. Le v. sl. *gradū* « enclos, ville » a chance d'être emprunté en germanique; car \**garda-* s'est largement étendu. Cf. aussi tokharien *B kerccye* « palais royal ». Le vocalisme de hitt. *gurta* « citadelle » fait difficulté.

(h)osa, -ae f. : jambière; pantalon (Isid. 19, 34, 9). Mot germanique; v. Sofer, p. 138. M. L. 4195; B. W. houseau.

**hospes**, -itis c. (Accius écrit, Erig. 51, *hospiitem depositam interemes*; mais, comme pour *sospes*, *antistes*, *sacerdos*, la langue a créé un féminin en *-ita*, qui apparaît déjà dans Plt., Mi. 495; d'après ce féminin analogique et le nominatif pluriel *hospiata*, par exemple Ae. 3, 377, régulier, puisque les seconds termes de composés sont des thèmes consonantiques, il a été refait secondairement un adjectif *hospietus*; cf. Vg., Ae. 6, 93, *hospi-coniuz* « une épouse étrangère »; hôte, c'est-à-dire celui qui reçoit l'étranger, *hostis* (cl. *hospium*, *hospiālis*), aussi en raison sans doute de la réciprocité des devoirs d'hospitalité : hôte reçu, étranger = ξένος Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4197. Celtique : gall. *syphyd* (de *hospiem*).

Dérivés et composés : *hospiūm* n. : hospitalité, relations d'hospitalité; logement réservé à un hôte, chambre de passage, M. L. 4200; *hospiūlum* (Dig.); *hospiālis* : hospitalier (= ξένος, ξένωσις), concernant les hôtes, d'où *hospiālia*, -um n. : chambre d'hôte, M. L. 4198, \**hospiāle*; *hospiāliās*; *hospiāli-rius*; *hospiōt*, -āris : recevoir l'hospitalité, ξένωσις (*hospiūt* dans Aug., M. L. 4199), et *adhospiūt*; *hospi-*

*ideculum* (Dig.); *hospiōtātor* (Apul.); *hospiūus* (bas latin); *hospiōtūm*. *cohospes*; *inhospes*, usité seulement au féminin singulier et au neutre pluriel *inhospita* (époque impériale) = ξένωσις; *inhospitālis*; *inhospitāliās* (Cic., Tusc. 4, 11, 25) = ξένωσις; *hospiōtida* = ξένωστρος (Gloss. Philox.).

*Hospes* est un thème consonantique : ablatif singulier *hospi-*, génitif pluriel *hospiūm*. Le mot exprime le sens anciennement exprimé par *hostis* (v. ce mot), et l'on est tenté de croire que c'est un composé dont le premier terme serait *hosti-*; mais l'amusement de *i* serait surprenant. Quant au second terme, on ne peut faire à ce sujet que des hypothèses. Par *com-pos* en face de *potis* (v. ce mot), on sait que, au second terme de composé, le thème est \**pot-*; et l'on voit par *eques* en face de gr. ἵππος que la forme en *e*, \**pet-*, serait phonétiquement explicative mais le sens n'est pas clair (v. Benveniste, *World*, 10 (1954), p. 262). On pourrait penser à un nom verbal en face de *petō*. Donc, comme pour *sospes*, l'étymologie n'est pas évidente.

Le pélignien a une forme, sans doute hypocoristique, *hospus*.

*hostis* (accusatif *hostiam*, dans P. F. 74, 9, sans doute dialectal; *ostia*, Inscr.), -is f. : victime offerte aux dieux comme offrande expiatoire pour apaiser leur courroux, par opposition à *victima*, victime offerte en remerciement de faveurs reçues; cf. T.-L. 22, 1, 15, *ea prodigia partim maiorum hostis partim locutentibus procurarentur*; puis « victime » en général, et confondu avec *victima*; cf. (*Galli*) *humanis hostiis aras ac templa funerant*, Cic., Font. 10, 21, et *Galli pro victimis homines immolant*, Cés., B. G. 6, 16, 2. Ancien, usuel. M. L. 9671?

Dérivés et composés : *hostiōla* (Gloss.); *hostiātūs* (joint à *candidatūs* dans Plt., Ru. 270); *hostiātīcēs* : *aruspīcēs* (Gloss., d'après *extispīcēs*).

Étymologie discutée. Sans doute faut-il rapprocher *hostis* de *hostis* « aquaure » (que l'on fait dériver de *hostis*), *redhostis* « referre gratiām »; cf. Festus 334, 9, *redhostis* : *referre gratiām* (ici, une série d'exemples dont le texte est altéré) ... *nam et hostis pro aquare posuerunt* (cf. id. 414, 37 sqq.). *Ennius in Cresphonte* (113) : *Audi[s] atque auditis hostimentum adiungit*; Plt., As. 377, *qui promitto, inquam, hostire contra ut meruerit*; et 172, *pari datum hostimentum, opera pro pecunia*; et P. F. 91, 11, *hostimentum : beneficii pensatio*; Non. 3, 26, h. *acquamentum*; CGL V 209, 3, h. *dictum lapis quo pondus exaequatur*; *hostiā* : *aequata*, Gloss. Plac. V 25, 25; cf. peut-être encore *hostis* « récolte d'un olivier » (qu'on mesure dans un boisseau à l'aide de l'instrument dit *hostoriūm* « lignum quo modius aequatur », CGL V 503, 36; 622, 6, et Prisc., GLK II 6, 24); *Hostiliā* « déesse qui veillait à ce que les épis formassent une surface égale ». Cf. E. Benveniste, *Dom et échange dans le vocab.* i.-e., An. Sociol., 1951, p. 12 sqq.

Sans doute l'abrév. de Festus explique-t-il *hostia...* *ad eo quod est hostire ferire*, P. F. 91, 9; et Nonius, 121, 14, à la gloire *hostire est comprimere, caedere, dictum ab hostia*. *Pacuvius Teucro* (345) : *nisi co(h)erces | proteruitatem atque hostio ferociam*. | *Hostire, offendere, laedere*. *Laeuui Erotopaegnion lib. II* (1) : *nunc quod meum admissum nocens | hostit voluntatem tuam*. Mais les

exemples cités sont obscurs; c'est ainsi que le texte de Pacuvius, invoqué par Nonius comme exemple du sens de « *comprimere, caedere* » est cité par Festus, p. 334, sous le lemme *redhostire* : *referre gratiam*. En tout cas, le sens de *hostire* « ferire » peut être secondaire et dater d'une époque où, le sens premier de *\*hostia* « compensation » ayant été oublié, le mot a été compris comme signifiant « victime, animal immolé »; cf. l'évolution du sens de *mactare* et *immolare*. Mais on ne peut rien affirmer. *Hostia* est dérivé de *hostis* comme *victima* de *vincō* par Ov., F. 1, 335-336.

*hostiō* : v. *hostia*.

*hostis* (doublet dialectal *hostis* attribué aux antiqui par P. F. 74, 9 : *hostim pro hostie*), -is m. : étranger, hôte, cf. Varr., L. L. 5, 3, *hostis... tum eo uestro dicebant peregrinum qui suis legibus uesteretur, nunc dicunt eum quem tum dicebant perduellēm*; cf. Cic., Off. 1, 12, 37; P. F. 91, 7; Festus, 414, 37 sqq., *status dies < cum hoste > vocatur qui iudici causa est constitutus cum peregrino; eius enim generis ab antiquis hostes appellabantur quod erant pari iure cum populo Romano, atque hostire ponebatur pro aequali; sens conservé dans la loi des XII Tables, aduersus hostem aeterna auctoritas esto*; le mot s'est spécialisé dans le sens de « ennemi public », aux dépens de *perduellēs*, par opposition à *inimicus* « ennemi privé »; cf. Cic., Imp. Pomp. 10, 28, qui (*Pompeius*) *saepius cum hoste conflixit quam quisquam cum inimico concräuit*. Pour le passage du sens de « étranger » à « ennemi », cf. Rac., Athal. V 6, *L'étranger est en fuite et le Juif est soumis*; Béranger, *Ma dern. chans.*, *L'étranger envahit la France | Et je maudis tous mes succès*. A l'époque impériale et en poésie, *hostis* prend le sens de « ennemi » en général, de même que *inimicus* s'emploie pour *hostis*; cf. Vg., Ae. 11, 83-84, *industaque iubet trunco*; *HOSTILIBUS armis | ipsos ferre duces INIMICAQUE nomina figi*.

Dérivés : *hosticeus* (archaïque et postclassique, ni dans Cic. ni dans Cés.); peut-être formé d'après *cītūs*; *hosticulus* (Not. Tir.); *hostilis* (comme *cītūs*); *hostiliātūs* (Tert.); composés : *hosticapas* « hostium captor », P. F. 91, 15; *hosticida* (Gloss.); *hostifer* (poétique et bas latin); *hostificus* (archaïque et poétique, formé d'après *gaudificus*).

*Hostis*, usité de tout temps, a survécu dans toutes les langues romanes, cf. M. L. 4201; il a passé en partie au genre féminin, sous l'influence de sa terminaison en *-is*, et il a pris le sens d'un collectif : cf. v. fr. *ost*, le sens de « ennemi » étant rendu par *inamicus* (*inamicus*), M. L. 4435. Cf. Greg. M., Ep. 2, 32 : *si huci perrezerit ipsa reduces INIMICAQUE nomina figi*.

Le mot ne se retrouve ailleurs qu'avec le sens de « hôte » : *got. gasts*, v. isl. *run*. *-gastiR* et v. sl. *gost*. Comme le sens de « hôte » a été pris en latin par *hospe* (v. ce mot), on a été conduit à employer *hostis* en insistant sur la notion de « étranger », d'où est sortie la notion de « ennemi » dans des conditions dont le détail précis n'est pas attesté, mais qui rappellent l'évolution analogue qu'on observe dans *cītūs*. Cf. Plt., Tri. 102, *hostis an ciūs comedis, parui pendere*. V. Benveniste, art. cité, sous *hostia*.

*hostus* (gén. *-īs?*) m. : produit de la récolte d'un olivier.

